

Jean-Jacques Dumonceau

Philippe Drich

3. Le puits d'Atlante



islo
éditions

Jean-Jacques Dumonceau

Philippine Drich

3. Le puits d'Atlante

Roman

Conception typographique et montage : Jean-Jacques Dumonceau
Maquette de la couverture : Jean-Jacques Dumonceau
Révision : Marion B. Transetti

Copyright © 2012, Jean-Jacques Dumonceau
Copyright © 2012, Les Éditions ISLO.

ISBN 978-2-924008-04-1

Au passé qui forge le futur...

« Par ce récit d'outre-tombe, il imaginait le drame terrible qui se déroule perpétuellement dans l'univers, et son cœur était plein de pitié. Tout saignant des maux innombrables dont ce qui vécut avait souffert avant lui, pliant sous le poids de ces vains efforts accumulés dans l'infini des temps, le zartog Sofr-Aï-Sr acquérait, lentement, douloureusement, l'intime conviction de l'éternel recommencement des choses.. »

Jules Verne (Éternel Adam)

La mer s'étend à perte de vue.

Une mer turquoise, agitée, baignée d'un soleil couchant rouge sang.

Sur ces eaux tangue majestueusement un navire de grande envergure. Sa coque est comme scindée en deux. Un navire à l'allure étrangement attirante.

Sur ce navire, la technologie la plus fine règne. Sur le pont, nous reconnaissons Julie et Claire. L'ombre et la lumière. La vie et la mort.

Elles se tiennent fermement au bastingage, car le bateau tangue de plus en plus. Leurs regards sont fixés sur les flots.

Claire lève les yeux pour regarder des nuages noirs qui se forment à l'horizon.

Julie regarde sa montre inquiète.

Des flots émergent le visage d'une femme. Elle retire son masque de plongée qu'elle relève sur sa tête. Philippine lève la main en guise de salut vers les deux filles.

Julie, soulagée, lui répond de la tête.

Notre sirène avance lentement vers le navire, de plus en plus soulevée par la houle grandissante.

Les nuages noirs sont maintenant au-dessus de nos amies.

Philippine s'arrête dans les clapotis des vagues. Elle les regarde avancer rapidement.

Soudain, la masse noire descend en cône vers l'océan. Une tornade.

Philippine panique ainsi que tous les occupants du navire. Mais c'est déjà trop tard.

La mer se creuse à l'endroit de notre nageuse qui se débat tant qu'elle peut, mais elle est emportée dans un siphon qui la fait tourner.

Philippine replace son masque. Elle sait qu'elle va être attirée vers le fond.

Julie, sur le pont, est hystérique. Claire tente de la maîtriser, mais reçoit un coup de poing qui l'envoie au tapis. Julie reste impuissante devant la violence des éléments.

Elle regarde son amie s'enfoncer dans l'océan noir et disparaître.

Philippine descend inexorablement vers les profondeurs. Elle tourne sur elle-même, elle est étourdie.

Elle se demande si c'est enfin la fin de son cauchemar...

Quelques jours plus tôt...

Claire est dans un laboratoire, les lumières sont quasiment toutes éteintes, elle est avachie dans un fauteuil à roulettes qu'elle fait tourner de droite et de gauche machinalement en portant de temps en temps à ses lèvres un verre de scotch.

Dans son autre main, elle tient un carnet. LE carnet.

Elle le feuillette par intermittence. Elle regarde les notes. Elle regarde l'écriture. Les taches sur les pages. Du café... Écriture hachée... Écriture plus ronde et soignée. Une femme... Des téléphones, encore et encore...

Elle rit. Elle est un peu saoule.

Elle referme le carnet brusquement et le jette négligemment. Le carnet glisse sur le dessus d'une table en cassant quelques éprouvettes.

Claire se lève et, titubante, s'approche de ses affaires posées près de la porte. Elle ouvre son sac d'une main mal assurée et sort un petit appareil électronique de forme oblongue d'une quinzaine de centimètres.

Sous la pression de sa main, une feuille de plastique roulée dans le cylindre se déploie pour afficher un écran divisé en plusieurs parties. Une des fenêtres montre un petit point rouge clignotant sur une carte. Une autre fenêtre montre la conversation de deux personnes.

Claire pose son verre sur une table et, avec ses doigts, agrandit la fenêtre de la carte. C'est Paris.

Elle fixe le point rouge en serrant les dents.

Claire n'est pas le genre de personne à accepter la défaite. Elle a toujours réussi ce qu'elle entreprenait... jusqu'à maintenant. Mais, ce qu'elle ignore encore c'est que ce n'est que le début et que ce goût amer, elle va y goûter et y goûter encore jusqu'à plus soif.

À l'écran, une icône pointe le point rouge indiquant : Drich.

*Chaussée d'Antin – Paris 9^e
France 2 février – 10 : 13*

Philippine et Julie sont assises sur le sol au milieu de plusieurs livres ouverts autour d'elles.

Philippine, allongée sur le plancher, a chaussé de petites lunettes de vue et elle détaille avec minutie un article traitant d'un livre intitulé « Kásskara und die Sieben Welten » de Joseph F. Blumrich.

Julie, assise non loin, jette un livre sur une pile en soufflant. Elle se tourne vers Philippine.

— On cherche quoi ?

Philippine lève les yeux vers elle. Elle retire ses lunettes délicatement et elle arbore un léger sourire.

— J'en n'ai pas la moindre idée.

Elle se redresse en posant ses lunettes sur une pile de livres. Elle pousse un râle en s'étirant.

— J'ai mal partout, lâche-t-elle.

— Cela fait combien de temps qu'on cherche je ne sais quoi ? soupire Julie.

— 23 minutes, répond une voix d'homme.

— Ouais, ben, ici on n'a pas le même fuseau horaire, rétorque Julie un peu vexée.

Philippine se dirige vers la tablette tactile sur laquelle est affiché le visage d'Hervé.

— T'es sûr que tu ne peux pas nous en dire plus.

— Tu le sais comme moi, c'est pas facile d'obtenir quelque chose ici. Mais, ce qu'ils cherchent a un rapport avec la mythologie.

— Oui, je le sais. Claire a été plus qu'insistante sur mon goût pour les mythes.

Julie se redresse à son tour et marche de long en large.

— Bon, récapitulons ! On sait que vous êtes partie en Afrique pour trouver un carnet que personne n'a.

— Non, on m'a envoyée en Afrique sur les traces de ma mère...

— ... car elle avait découvert quelque chose qu'elle a mis dans un carnet qui a disparu.

— Car elle a trouvé une nouvelle lecture de la mythologie.

— Le carnet, c'est quoi alors ?

— J'en sais rien. Dans mon rêve, il y avait tout un coffre... Enfin, mon souvenir.

Philippine marque une pause comme pour réfléchir. Était-ce un rêve ou un souvenir ? Drôle de sensation. Elle regarde Julie faire les cent pas en réfléchissant.

Brusquement, l'idée qu'on la manipule toujours lui traverse l'esprit.

Elle s'approche de Julie doucement par-derrière en levant la main vers ses cheveux.

Si elle la touche, cela voudra dire que c'est réel. Quoique... son rêve était si réel. Comment faire pour différencier le réel de l'imaginaire ?

Oh, là, là. Toutes ses réflexions lui donnent mal à la tête. Philippine se sent un peu perdue.

Julie se retourne brusquement.

— Et si...

Elle n'a pas le temps de finir sa phrase que le doigt de Philippine lui rentre dans l'œil.

Elle hurle toutes les insanités qui lui viennent à l'esprit.

— Mais, ça va pas non ? Vous n'êtes pas bien. On discute calmement. On n'est pas là pour se trucider par-derrière.

— Désolée. J'suis désolée, implore Philippine confuse.

— Ben y manquerait plus que vous l'ayez fait exprès.

— C'est que... enfin... Je voulais savoir si je rêvais.

— Et maintenant, vous le savez ou vous allez me torturer encore ?

— Les filles, si on revenait à des choses sérieuses.

— Mon œil, c'est pas sérieux, peut-être.

— Vous en avez un deuxième, tente d'humoriser Philippine, mais Julie n'est pas d'humeur.

Hervé à l'écran lève les yeux au ciel d'exaspération.

— Les filles, si on regarde ce que voulait Claire en fait, c'est le carnet et il est où ce carnet ?

— Si toutefois il existe bel et bien.

— Bien sûr qu'il existe. Je l'ai vu.

— Vous étiez shootée.

— Même pas vrai. J'avais juste bu une gorgée de la boisson des vieux sorciers.

— Il faut se méfier des vieux coquins. Ils vous ont shootée.

— Toujours est-il que Claire et mon père recherchent bel et bien cette chimère et connaissant mon père cela ne restera pas longtemps un rêve.

— Une idée peut-être ? rétorque Julie.

— Si tu refaisais pas à pas le cheminement de ta découverte... peut-être qu'un détail nous a échappé.

— J'étais shootée a dit Julie, alors les détails, pfft... répond Philippine en faisant un geste de balayage de la main.

— Non, non, pas cette partie, mais le pourquoi, le déclic qui t'a fait savoir où était le vrai carnet dans la réalité.

— Qui n'était pas le vrai, insiste lourdement Julie.

Hervé la regarde d'un œil noir tandis que Philippine n'y prête pas attention. Elle va s'asseoir dans un fauteuil en reconstituant ses souvenirs.

— Le déclic... je l'ai eu dans le tunnel lorsque j'ai retrouvé la queue d'Horton...

Philippine se fige, l'œil dans le vide.

— Horton, murmure-t-elle.

Julie regarde l'écran sur lequel apparaît Hervé et Hervé regarde Julie.

Philippine relève la tête.

— Horton. Pourquoi je n'y ai pas pensé avant ?

Julie et Hervé ne comprennent pas. Philippine se lève pour fouiller dans son sac sur son bureau. Elle en sort tout un tas de choses et même du sable. Puis, au fond, pliée en quatre, une vieille photo d'un éléphant en peluche sur le bord d'une plage.

— Horton, dit Philippine en tendant la photo.

— Super. Une peluche dans le sable, ronchonne Julie en prenant la photo. Et alors ? Il y a des centaines de plages dans le monde. Si c'est bien une plage.

Philippine retourne la photo dans les mains de Julie qui peut lire « Bons baisers d'Égine. »

*Bateau « Harmony II » – Égine
Mer Égée 2 février – 10 : 40*

Au cœur du golfe Saronique, coincée entre le cap Sounion, le cap Spathi et le canal de Corinthe, Égine est une île grecque de la mer Égée. D'environ 90 km², l'île est située à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest d'Athènes dont elle fût longtemps la rivale. L'île est aussi la principale productrice de pistaches de Grèce.

Isuku est sur un petit bateau conduit par Lance. Ils avancent en pleine mer.

Isuku, à l'avant du bateau, s'accroche d'une poigne de fer au garde-fou afin de rester stable sur le pont du navire qui tangue violemment.

Lance dans la cabine l'observe de son seul œil valide. Quelque chose dans l'attitude de son passager lui dit de se méfier. Son instinct lui dit qu'il n'est pas un touriste voulant goûter aux joies de la plongée.

Le bateau fend les lames d'une eau bleu foncé. Isuku, l'œil lointain, est calme. Il sent le rythme de la coque sur les flots.

Au bout d'un moment, les moteurs s'arrêtent. Le navire ralentit et vient danser avec les ondulations océanes. L'ancre est lancée.

Lance sort de la cabine avec une combinaison de plongée.

Il s'approche en boitant d'Isuku. Il pose délicatement la combinaison sur une caisse

— Alors comme ça vous êtes en vacances dans le coin ?

— Oui.

Isuku s'avance et aide Lance à préparer les affaires.

— Votre nom, c'est... ?

— Isuku.

— C'est de quelle origine ?

— Japonaise.

— Vous êtes à quel hôtel ?

Isuku comprend que Lance le teste.

— Un petit hôtel sur la côte : « le petit bleu ».

— Sympa ?

— Oui. J'ai pas à me plaindre.

— Et, vous faites quoi dans la vie ?

— Import-export.

— De quoi ?

— Toutes choses que l'on ne peut pas transporter normalement.

Lance tire une corde et des bouteilles d'oxygène basculent. Rapide comme l'éclair, Isuku rattrape les bouteilles avant qu'elles ne s'entrechoquent et qu'elles n'explosent.

— Joli réflexe, dit Lance avec un pistolet pointé sur Isuku.

— J'ai vu « Jaws ».

Isuku reste froid devant l'arme.

— Je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi.

— Vous êtes qui exactement ? Vous n'êtes pas marin, mais vous savez bouger sur un bateau. Vous êtes plutôt rapide, dit-il en montrant les bouteilles, et vous n'avez pas peur des armes. J'en déduis donc que vous les utilisez ou tout au moins que vous travaillez avec elles.

Isuku reste impassible.

— Vous venez pour moi ? Pour me tuer ?

— Si c'était le cas, cela aurait été fait depuis longtemps.

Lance a un petit hochement de tête d'interrogation. Isuku met sa main dans sa poche de pantalon. Lance ajuste avec son pistolet sur lui. Isuku sort sa main fermée qu'il tend vers Lance. Il l'ouvre pour montrer six balles.

Lance regarde son arme. Vide. Désespéré, il baisse son bras et s'assoit sur la rambarde.

Isuku s'avance vers lui et lui met les balles dans sa poche de chemise.

— Je suis ici pour deux choses. La première, pour plonger et la seconde, pour rencontrer une de vos amies.

Dans son bureau, Philippine est assise à son bureau. Elle manipule nerveusement son Mont-Blanc^{1} qu'elle tourne entre ses doigts.

— On fait quoi, Julie ? On part en Grèce ?

— Vu l'état des finances, je sais même pas si on arrivera à sortir de Paris.

Philippine fronce les sourcils.

Julie vient s'asseoir en face d'elle.

— Cela n'allait pas très bien lors de notre départ au Québec et cela ne s'est pas amélioré depuis.

— Oh, là, là, souffle Philippine.

— Je sais que ce n'est pas facile pour vous de l'envisager maintenant, mais... est-ce vraiment utile de continuer ?

— Quoi ? Que voulez-vous dire ?

Philippine arrête de jouer avec son stylo.

Julie la regarde en se pinçant le bout des lèvres.

— Philippine...

Julie prend un ton doux et chaleureux.

— Vous avez fait le maximum, mais des fois c'est pas suffisant. Il faut penser à l'avenir.

— Mais... mais, bafouille Philippine. Et Paul, et son assistant, et... et vous, et moi.

— Il faut savoir bouger dans la vie et, à par vous, personne n'est dupe. Paul est à temps partiel ici, il travaille déjà pour d'autres compagnies. Moi, j'ai une capacité d'adaptation hors du commun. C'est mon côté sauvage qui parle, dit-elle en souriant.

Philippine sourit également, mais brièvement.

— Je ne sais pas. On peut se battre.

— Cela fait des années que l'on se bat.

Philippine commence à perdre patience.

— Bon, un peu de positif, là. Ça va, j'ai compris.

Elle pose son stylo violemment sur son bureau.

Julie sent qu'elle y va un peu fort. Elle se lève avec un petit claquement de langue embarrassé.

— Heu, je vais aller prendre les messages, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Elle revient dans le hall où un homme est assis dans la salle d'attente.

Un homme en costume, portant lunettes et attaché-case. L'air très digne, il regarde calmement Paul, aidé de son assistant, dans le local des ordinateurs qui se débattent avec une conduite d'eau qui a percé.

L'eau est propulsée contre les parois vitrées et rebondit sur les machines causant quelques étincelles sporadiques.

— Vous ne croyez pas qu'il faudrait les aider ?

Julie regarde Paul gesticulant avec le jet d'eau lui coulant au travers des doigts. Elle respire calmement et ne voulant pas montrer sa panique, elle décide de la jouer humour.

— Non, non. C'est des grands garçons. Ils ont l'habitude. Ils se sont déjà fait électrocuter. C'est pour quoi ?

— Heu... J'aimerais voir Madame Drich, s'il vous plait, dit l'homme hypnotisé par la scène. Je travaille pour les éditions Albin Michel.

— Ne bougez pas, ce ne sera pas long.

— Je ne bouge pas. Je ne bouge pas, dit l'homme le regard angoissé, fixé sur ce spectacle de Paul bataillant contre l'un des quatre éléments d'Empédocle^[2].

Julie cogne à la porte du bureau de Philippine avant d'entrer.

— Excusez-moi, j'ai un représentant d'une maison d'édition pour vous.

— Pour moi ? Qu'est-ce qu'il me veut ? Me vendre une nouvelle collection de livres ?

— Je ne sais pas, mais si c'est ça, il tombe mal, répond Julie avec un clin d'œil.

Philippine a un petit temps de réaction et après tout, il faut mieux en rire, se dit-elle.

— Vous pouvez le remercier et lui dire qu'aujourd'hui cela tombe mal.

Julie se retourne. L'homme entre dans le bureau dans la rotation du corps de Julie qui ne le voit pas.

Julie ne le voit plus dans la pièce. Elle se retourne vers Philippine.

— Il n'est plus là.

— Non, il est là, dit Philippine en montrant l'homme dans son bureau.

— Ah, oui. Il est là. Mais avant il était là, précise Julie en désignant le hall.

— Oui, mais maintenant, il est là, affirme Philippine.

— Bertrand Barnier et Charles, intervient l'homme.

— Monsieur est un érudit de la culture populaire, ironise Julie^[3].

L'homme rit jaune, car il ne sait pas trop comment le prendre.

— Merci, Julie, laissez-nous, dit Philippine en riant puis s'avancant vers l'homme avec un grand sourire. Nous sommes comme deux sœurs siamoises diamétralement opposées, mais totalement inséparables.

Elle tend une main.

L'homme serre la main de Philippine énergiquement.

— Ouh, ouh, ouh... quelle poigne. Vous n'êtes pas masseur ?

— Ni kinésithérapeute. Je travaille pour les éditions Albin Michel.

— Heureuse de l'entendre. Et que me vaut votre venue ? demande Philippine en retournant à son bureau et en abaissant l'écran de la tablette avec l'image d'Hervé contre son bureau.

— Nous avons lu dans le journal vos exploits, dit-il en s'asseyant dans le siège tout en ouvrant sa mallette.

Il sort une page de journal montrant Philippine devant l'entrée de *C'Tech foundation* en compagnie de monsieur Carpenter avec le titre « *On vous remercie* ».

— Nous pensons que cela peut faire un bon livre et nous vous achetons l'exclusivité.

— Au moins, vous êtes clair. Et vous estimez mon exclu à combien ?

L'homme sort une feuille de papier qu'il fait glisser sur le bureau vers Philippine.

Elle se penche vers la feuille pour en lire les grandes lignes et est littéralement illuminée par le montant qu'elle peut y lire avec la mention négociable en petits caractères.

— Bien entendu, cela n'est qu'une avance et non pas le montant total.

— Bien entendu, renchérit Philippine en essayant de garder le plus de sang-froid possible. Eh bien, laissez-moi y réfléchir, car voyez-vous l'histoire...

Elle prend son stylo et pointe le journal avec.

— L'histoire continue et je dois partir en Grèce pour élucider quelques détails. Laissez-moi votre carte et je vous recontacte à mon retour.

— Nous aimerions pouvoir lancer le livre assez rapidement, répond l'homme en présentant sa carte de visite.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle en le raccompagnant à la porte.

— Joli stylo au demeurant. Vos motifs sont différents des miens.

Il sort un stylo du même modèle de sa poche intérieure.

— Je ne savais pas qu'il y en avait de différents, ajoute-t-il

— C'est un modèle unique, commandé par mon père.

— Il avait du goût, dit-il avec une moue respectueuse.

Ils se saluent et Philippine referme la porte laissant Julie le raccompagner à la porte.

À peine la porte fermée, Philippine pousse un hurlement de joie en enchaînant une série de déhanchements proches d'une danse compulsive sous LSD.

*Gare de Strasbourg – Paris 10^e
France 4 février – 8h57*

Le lendemain, Philippine et Julie courent sur le quai de la gare de Paris-Est.

Le nez en l'air vers l'immense panneau d'affichage, Philippine essaie de repérer son train. Le TGV de 8 h 58. Elle traîne derrière elle sa valise sur roulettes qui tangué de droite à gauche, ballottée par l'indécision de sa conductrice.

Julie la suit avec un petit sac à dos.

Le panneau d'affichage des départs se met à « papillonner » et Julie aperçoit in extremis le chiffre 6 qui disparaît pour indiquer le départ de leur train.

Elle attrape Philippine par la main et l'entraîne sur le quai.

Elle saute sur le marchepied juste au moment où le chef de gare allait refermer la porte.

Philippine la suit toute essoufflée.

— Juste à temps, ironise l'agent

— Comme dab', répond Julie

Philippine tente de reprendre son souffle.

L'agent prend leurs billets qu'il regarde attentivement.

— C'est la quatrième voiture. Bon voyage.

— Merci, répond Philippine.

Julie part en tête en avançant dans l'allée centrale.

Arrivées dans leur voiture, elles déposent leurs bagages dans le compartiment près de la porte, puis elles se dirigent vers leurs sièges.

Philippine tombe littéralement sur le siège/banquette aux couleurs agressives.

En s'asseyant, Julie sort de son sac une liseuse électronique.

— Qu'est-ce que c'est ? Une petite tablette ?

— Non, c'est un livre électronique. Vu que l'on en a pour un moment avant d'arriver à destination, je me suis dit que j'aurais le temps de relaxer un peu. Bien qu'avec vous, on s'ennuie rarement.

— Vous lisez quoi ?

« *Les carnets de Douglas* ». Ce sont deux jeunes qui partent de chez eux, ils se rencontrent, ils s'aiment, ils ont un enfant. Puis, la vie fait des siennes et les éloigne.

L'enfant est élevé par le docteur du village et l'institutrice qui vivent dans la même maison, mais sans être un couple. A travers cette histoire, l'auteure aborde toutes les questions essentielles : la famille, la modernisation, l'environnement, la poésie, la vie tout simplement. C'est vraiment un livre unique, sensible, poétique. Je vous le conseille. Tout le monde devrait le lire.

— Je ne savais pas que vous...

— ... lisiez ?

— Non, ça, je m'en doutais un peu, mais que vous aviez un œil critique.

— Merci, répond Julie gênée, mais c'est une critique de gare.

— Ah, ah, ah répond Philippine en exagérant pour appuyer le jeu de mots.

— Est-ce que vous pouvez me donner le plan de match, là ?

Philippine se rapproche de Julie comme si elle allait lui conter un secret.

— On va chez ma tante.

Julie semble un peu déçue.

— Wouaou ! Répond Julie en prenant un air très étonné.

— Elle habite en Alsace à Souffelweyersheim^{4}.

— À vos souhaits

— Je sais, cela ne s'invente pas. Mais avant, on s'arrête à Reims. On ne peut pas débarquer les mains vides.

Julie fronce les sourcils : quel est le rapport entre Souffelweyersheim et les mains vides ? Seul l'esprit tordu de Philippine peut faire un lien.

A propos Julie, est-ce que vous connaissez la différence qu'il existe entre la ville de Florence en Italie et de Souffelweyersheim en Alsace ?

Julie cherche un moment en se grattant le lobe de l'oreille.

Heu, non, je sèche.

Et bien à Souffelweyersheim, il y a des filles qui s'appellent Florence, mais à Florence, il n'y a personne qui s'appelle Souffleweyersheim. Ha, ha, ha... s'esclaffe Philippine très fière de sa blague.

Julie sourit également en se disant que cela risque d'être un sacré voyage encore.

Une heure plus tard, le train entre en gare de Reims.

Philippine et Julie descendent du train et se dirigent vers la consigne pour y placer leurs bagages.

Elles sortent par la grande porte. Devant elles se trouvent une petite place de stationnement et des taxis qui attendent le long des trottoirs.

Philippine suit le trottoir jusqu'au boulevard Joffre.

— Vous savez où l'on va ? Demande Julie perplexe

— Oh, oui, lui souffle Philippine.

Elles traversent une sorte d'îlot de verdure séparant deux boulevards pour faire face à une rue piétonne.

— Voilà, on est au cœur de la ville : la place d'Erlon.

Elles descendent vers la fontaine Subé qui trône fièrement à l'intersection avec la rue de l'Étape.

Les boutiques ouvrent tranquillement.

— Vous venez souvent ici ?

— Oh, non. Cela fait un bail que j'y ai pas mis les pieds. J'avais un copain qui habitait ici. Jean-Samuel Degrandprés. Un nom que l'on n'oublie pas.

— Vous êtes restés ensemble longtemps.

— Quelques mois.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il était homo.

Julie ne sait plus quoi dire et fait celle qui s'intéresse au paysage.

Elles remontent la rue de l'Étape, passent la rue de Talleyrand pour enchaîner sur la rue du Cadran-Saint-Pierre.

— On va où exactement ? S'inquiète Julie.

— Chez Fossier, répond du tac au tac Philippine.

Julie reste muette.

— J'ai un principe, c'est d'acheter les produits le plus localement possible. Premièrement parce que c'est moins cher et puis c'est meilleur...

Julie prend une grande bouffée d'air et s'apprête à répondre lorsque Philippine lui coupe la parole.

— ... Dans la mesure du possible, bien entendu, ajoute Philippine.

Julie referme la bouche.

— Les biscuits roses. Vous ne connaissez pas, Julie ?

— Non. Je devrais ?

— Le biscuit rose de Reims est l'un des plus vieux biscuits de l'histoire culinaire. Ce sont des biscuits spécialement conçus pour le champagne. C'est réputé. Les biscuits sont roses et recouverts de sucre glace. C'est vers 1690 que des boulangers champenois eurent

L'idée de créer une pâte qui, après avoir subi une première cuisson, était laissée dans le four où elle finissait de sécher. D'où le mot « bis-cuit ».

Philippine regarde Julie avec un sourire en répétant « *bis-cuit* ».

Julie reste impassible.

— Bis-cuit. Cuit deux fois.

Julie lève les yeux en venant de comprendre le jeu de mots.

— Bref, au départ le biscuit était blanc, puis il est devenu rose pour cacher les particules noires extraites de la gousse de vanille. Ma tante adore le tremper dans le champagne. Mais moi, je préfère le manger à part sinon cela fait des poissons dans le verre. Je suis certaine que vous allez aimer, vous verrez, c'est craquant et fondant.

Elles tournent dans la rue Cour Langlet pour s'arrêter devant le numéro 25 face à une petite boutique rose pâle.

— Ah, une petite chose Julie avant d'entrer, évitez de dire que l'on vient de Paris.

Julie est surprise.

— Les gens sont très susceptibles par ici. J'ai été une fois demander un pain poilâne^[5] et la boulangère l'a très mal pris. Je lui aurai dit que son pain est de la schnout que cela aurait été la même chose.

— Je vais faire attention.

Elles entrent et Julie regarde cette caverne d'Ali Baba. Devant elle se dresse un grand comptoir à l'ancienne rempli de toutes sortes de délices. Des chardons, des croquignoles, des nonnettes, des bouchons au marc de champagne et les fameux biscuits roses.

Des senteurs et des saveurs enivrantes.

Après quelques achats réconfortants, elles repartent en direction de la cathédrale.

— Est-ce que l'on peut y goûter ? Demande Julie avec un œil envieux en regardant le sac que porte Philippine. Histoire de savoir si c'est bon. Je ne voudrais pas que votre tante s'empoisonne.

Philippine sourit et lui tend un paquet.

Julie attrape un « bis-cuit » qu'elle croque à pleine bouche. Du sucre glace vole sur son chemisier. Puis elle mâche doucement pour sentir la douceur sucrée l'envahir.

— Chfou chfoulez que je chfou dise ! Ben, ch'est pas rchésonable pour ma ligche, dit-elle la bouche pleine.

Philippine rit de bon cœur.

— Je voulais vous montrer ça aussi.

Philippine écarte les bras pour désigner l'immense édifice qui se dresse devant elles. La cathédrale Notre-Dame de Reims.

— Tous les rois de France capétiens se sont fait sacrer dans la cité rémoise, à l'exception de 6. Mais ne me demandez pas lesquels.

— Elle ressemble à Notre-Dame de Paris

— Oui, elle est un peu moins vieille aussi, mais les deux tours culminent quand même à 82 mètres. Il y a plein d'histoires passionnantes sur ce monument, mais il y en a deux particulièrement. La première est le sacre de Louis VII en 1149, car c'est avec l'aide de Jeanne d'Arc qu'il put venir se faire couronner et cela a permis d'inverser le cours de la guerre de Cent Ans. C'est pourquoi au mois de juin ont lieu les Fêtes Johanniques afin de célébrer cette héroïne. L'autre histoire est à propos des échafaudages que vous voyez, je les ai toujours connus et je crois qu'ils resteront là ad vitam aeternam.

— C'est vieux, ils réparent.

— Presque. En fait, cela remonte à la Première Guerre mondiale. Le 4 septembre 1914, les Allemands bombardent la ville et c'est la cathédrale qui en a subi les conséquences. On la surnomme « La cathédrale des Martyrs ». Un échafaudage resté là prend feu et embrase la charpente. Le plomb du toit fond et se déverse par les gargouilles. En 1919, la restauration débute grâce à des mécènes comme la famille Rockefeller et se poursuit encore maintenant.

— Pas très joyeux tout ça, répond Julie en finissant son biscuit.

— Allez, c'est le passé et on a intérêt à se dépêcher si on ne veut pas louper notre train, car avant on ne peut pas partir sans emmener une bouteille de champagne.

Elles reprennent la route en longeant la cathédrale pour bifurquer sur la gauche dans la rue du cloître jusqu'à la Place du Forum. Elles passent près du Cryptoportique^{6} et rejoignent finalement la Grande boutique du vin au 3 place Léon Bourgeois.

Philippine trouve son bonheur : une bouteille de champagne d'un vigneron local.

Au pas de course, elles repartent pour attraper le train qui les amènera à Strasbourg, puis vers Souffelweyersheim.

*Station de Ski Bromont – Estrie
Québec – 3 février 18 : 30*

Claire, des skis sur l'épaule, monte un escalier de métal rouge parsemé de neige tassée qui couine sous ses pas.

Devant elle s'étend une grande étendue blanche striée en tous sens par les traces de skis des sportifs qui se pressent vers les télésièges.

Devant l'entrée des remontées mécaniques, un homme d'un certain âge attend. Il est entouré de deux gardes du corps cachés derrière des lunettes opaques.

Claire s'avance vers cet homme qui n'est autre que son patron, Mr Carpenter.

Avant de pouvoir l'approcher pour lui parler, l'un des gardes du corps s'interpose devant elle.

— Réjean ! Tu ne me reconnais pas ? dit sur un ton excédé Claire.

L'homme tend sa main ouverte devant lui.

— Il me faut votre cellulaire docteur Chagnon.

Claire est surprise et s'apprête à lui répondre lorsqu'elle voit Mr Carpenter surgir de derrière lui.

— Donnez-lui tout ce que vous avez comme matériel électronique Claire. S'il vous plait.

Réjean ouvre un sac noir dans lequel Claire jette son cellulaire avec son oreillette.

Réjean referme le sac et fait un signe vers Claire pour l'inviter à passer.

— Ne vous inquiétez pas, vous les retrouverez à votre retour.

Claire se demande pourquoi ils voulaient son cellulaire. Peut-être y a-t-il eu des fuites au laboratoire et qu'ils pensent qu'elle peut être impliquée ? Ils vont démonter son téléphone pour regarder ses appels ? Peut-être y a-t-il un mouchard dans son téléphone ? Peut-être qu'elle va avoir un nouveau téléphone de dernière génération ?

Elle met ses skis et suit Mr Carpenter dans l'allée pour les télésièges.

Arrivé au siège, un jeune planchiste s'approche pour embarquer avec eux sur la chaise.

Mr Carpenter l'arrête de la main.

— Jeune homme, je préférerais que vous preniez la remontée suivante.

Le jeune a un instant de surprise.

— Le vieux, j'ai fait la ligne comme vous autres, alors le siège c'est le mien aussi, dit-il

en poussant Mr Carpenter pour s'avancer sur la zone d'embarquement.

Ils embarquent ensemble sur le télésiège et un préposé leur lance innocemment un « Bonne descente » joyeux.

Durant la montée, l'ambiance est un peu tendue.

Claire, assise entre les deux hommes, se tourne vers Mr Carpenter.

— Puis-je vous demander ce que nous faisons dans cette chaise monsieur ?

— Nous allons skier, ma chère. Vous n'aimez pas cela ?

— Si, répond Claire un peu prise au dépourvu.

Mr Carpenter, le visage à moitié caché sous une cagoule d'isolation, arbore un petit sourire.

Claire marque un temps d'arrêt en regardant les canons à neige propulser les flocons sur les pistes, en contrejour des lampadaires aux lumières orangées qui permettent aux skieurs de descendre les pistes le soir. Claire se sent comme dans un rêve, elle se laisse petit à petit gagner par cette déconnexion qui s'opère au fur et à mesure de la montée.

Le reste de la montée s'effectue dans un silence quasi religieux.

Un panneau rouge arborant un idéogramme pour relever la barrière de sécurité annonce l'arrivée prochaine du débarquement.

Nos occupants se préparent pour quitter le siège.

La chaise se rapproche du ponton et le jeune baisse ses lunettes pour quitter le siège.

Claire coince un de ses bâtons de ski entre le marchepied et la sangle arrière de la planche du jeune, ce qui lui fait perdre l'équilibre.

Il tombe de tout son long sur le sol dur puis roule ridiculement en bas de la petite pente douce pour sortir de la zone du débarcadère.

Ses amis qui l'attendaient rient de le voir le visage dans la neige.

Un préposé aux chaises arrête aussitôt la machine et se précipite vers la victime.

Claire et Mr Carpenter descendent à leur tour et Claire glisse discrètement avec un de ses skis sur la main du jeune homme qui hurle plus de peur que de mal.

— Oh ! Excusez-moi. Je ne maîtrise pas très bien, lui lance-t-elle avec un air malicieux.

Vexé, le jeune homme repousse le préposé avec véhémence.

Ses amis, persiflant à son égard, viennent le relever.

Claire rejoint Mr Carpenter au coin de la Toronto. Ils skient un petit peu quittant les pistes les plus courtisées pour se rendre dans les moins fréquentées, en passant par la Vancouver, puis la Pebble Beach, la San Francisco, la Santa Cruz où monsieur Carpenter s'arrête à la hauteur du sous-bois la Napa.

Claire vient s'arrêter près de lui.

Elle relève ses lunettes en expirant fortement afin de reprendre son souffle.

— Merci.

— Mais de quoi ?

— De me faire penser à autre chose.

Mr Carpenter ne répond pas, il regarde le haut de la cime des arbres enneigés qui se perdent dans la nuit.

— Je voulais que l'on ait une entrevue discrète sans oreilles indiscrètes.

Claire se rend compte que l'invitation est toujours liée au travail.

— Vous avez des soupçons ? C'est pour ça que vous m'avez retiré mon cellulaire ?

— Pas contre vous, rassurez-vous. Mais, j'ai comme la vague impression que mon fils, Hervé, entretient des liens étroits avec notre amie la Française, dit-il soudain.

— Des liens... laisse trainer Claire.

— Platoniques, on s'entend, répond monsieur Carpenter avec un petit sourire.

Cet humour laisse Claire totalement froide.

— Je crois qu'il l'aide à retrouver ce que nous cherchons. Et j'ai l'intuition qu'elle sait où cela se trouve.

— Parfait. Allons la voir pour...

— Non, non pas tout de suite. Attendons de voir ce qu'elle trouve. Laissons-la avancer et trébucher sur les embûches et une fois qu'elle aura atteint son but, je veux que vous soyez là.

— Je ne serais jamais très loin, Monsieur, répond Claire en serrant les dents.

— Je n'en doute pas ma chère. En attendant, nous sommes ici pour skier, alors...

Il repart dans la pente en slalomant entre des piquets imaginaires.

Souffelweyersheim – Alsace

France 3 février – 19 : 15

Philippine et Julie arrivent le long d'un chemin de terre qui monte plutôt brutalement sur le flanc d'une petite montagne.

— J'suis morte. Y'a pas de taxi dans ce bled ?

— Vous êtes trop citadine, Julie. Respirez l'air pur, répond Philippine en écartant les bras.

Elles arrivent face à une grande et vieille maison.

Un paon traverse le jardin devant elles. Julie remarque un âne et un cheval dans un enclos qui jouxte une dépendance de la demeure.

Plusieurs chats sont étendus sur le perron et un Shar-pey se trouve au milieu qui se laisse escalader par un caneton fort en cancanage.

— Elle aime les animaux.

— Elle est un peu... excentrique. Elle récupère tous les animaux blessés ou abandonnés. Et sa maison... est un peu spéciale.

Une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvre et une femme plutôt maigre à la chevelure longue et blanche leur fait des signes pour qu'elles approchent.

La femme est plutôt surprenante.

Dans le plus pur style baba cool des années 70', elle porte comme un collier de tête argenté qui enserre ses cheveux un peu à la façon indienne.

Sa tenue vestimentaire est faite de vêtements amples avec des tissus de différentes matières empilés en couches successives.

Sa très longue jupe traîne jusqu'au sol et une ceinture tombe sur ses hanches.

Julie a l'impression d'être remontée dans le temps. Pour elle qui est très au fait de la mode actuelle, le choc est un peu rude.

— Venez, entrez.

La tante leur indique la fenêtre.

— Heu... par la fenêtre ? demande Julie.

— Pourquoi, tu veux passer par la cheminée ? lui répond la tante.

— La porte me suffit.

— Et Pitou ? Tu veux le réveiller ?

Julie regarde l'entrée avec le chien étalé de tout son long. Elle en déduit que Pitou est le chien.

— Bonjour ma tante, annonce Philippine en enjambant la fenêtre.

— Bonjour ma ch'tite, p'tite fille, répond la tante en l'embrassant goulument. Ton amie, elle te suit ou elle reste à bronzer un peu plus dehors ?

En voyant Julie changer de couleur, Philippine ne lui laisse pas le temps de répondre et enchaîne.

— Elle arrive, elle arrive, dit-elle en faisant un signe discret de la main à Julie pour qu'elle se taise.

Julie rejoint la famille Drich en pestant entre ses dents.

— Je vous entends, lance la tante qui se dirigeait vers la cuisine.

Philippine et Julie la suivent.

La maison est un énorme ramassis de diverses vieilleries de toutes sortes. Des toiles de peinture sont accrochées aux murs, sur les portes, certaines sont même roulées et entassées dans un porte-parapluie en métal.

Des statuettes, des statues, des sculptures aussi diverses que variées foisonnent dans ce lieu étrange, car ce qui trouble Julie n'est pas cette surenchère d'œuvres d'art, mais l'absence d'homogénéité. Des œuvres africaines côtoient sans scrupule des œuvres nordiques ou de l'antiquité gréco-romaine et c'est sans parler des instruments de musique qui vont du piano à la harpe en passant par des cithares et autres instruments n'ayant plus cours de nos jours.

Julie et Philippine ont presque du mal à évoluer dans la maison.

— C'est un vrai musée, souffle Julie. Vous jouez vraiment de tous ces instruments ? demande-t-elle sans vraiment attendre de réponse.

Elle s'approche d'une statue de marbre blanc étrangement réaliste dans la nudité. Machinalement, elle approche sa main du visage.

— J'aimerais, si vous le pouvez, que vous vous absteniez de toucher quoi que ce soit, lance la tante depuis la cuisine.

Julie retient son geste de surprise et se dirige tant bien que mal vers la cuisine en enjambant des livres. De vieux livres. De très vieux livres aux reliures de cuir. Il y en a partout dans une pièce adjacente. Une bibliothèque complète.

— Vous avez lu tout ça ?

— Je suis vieille, mais pas à ce point.

Julie la regarde, mais la tante ne lève pas les yeux de son eau qui bout. Elle verse le liquide bouillant dans une théière qu'elle referme prestement.

Elle apporte la théière sur la table avec des tasses. Elle s'assoit et Philippine et Julie s'assoient en face d'elle.

— Qu'est-ce qui vous amène par ici ?

Philippine pose sur la table la bouteille de champagne et un paquet de biscuits roses. Philippine entraperçoit fugacement une lueur rieuse sur le visage de sa tante.

— Je vais prendre autre chose que des tasses.

La tante se lève pour prendre des flutes dans son placard.

— On doit descendre en Grèce...

La tante échappe une flute qui tombe devant Julie.

— En Grèce ? Pourquoi tu veux aller là-bas ? Y a rien d'intéressant là-bas.

— Bah, c'est sûr qu'il doit plus y rester grand-chose après votre passage. rétorque Julie en jetant un regard circulaire sur les antiquités autour d'elle.

— JULIE, crie Philippine essayant de retirer le bouchon de la bouteille.

Julie ravale son commentaire en serrant les dents.

— Elle me plait ton amie. Elle n'a pas la langue dans sa poche.

Julie se redresse fièrement.

— Mais cela ne l'empêche pas d'être con comme un balai.

— MA TANTE. Tout le monde se calme maintenant et PERSONNE NE CRIE.

Le bouchon de champagne « pop » et une mousse blanche commence à sortir rapidement du goulot.

— Ma chérie, c'est toi qui hurles, répond la tante en approchant un verre près de la bouteille.

Philippine lui lance un regard noir en remplissant les verres.

— C'est bon, j'arrête. Pourquoi allez-vous en Grèce ?

— On doit retrouver quelqu'un, dit Julie.

— Qui aurait un livre appartenant à ma mère.

La tante blêmit.

— Ta... Ta mère est morte il y a bien longtemps.

— Oui, merci, je suis au courant...

— Excusez-moi, mais on peut se servir du thé ou on le regarde se refroidir ?

La tante fait un geste pour se servir. Julie attrape la théière pour remplir les tasses.

C'est quoi comme livre ?

— Je ne sais pas. Une sorte de carnet que j'ai trouvé en Afrique^{7}. Une histoire bizarre.

— On a toujours beaucoup écrit dans la famille, murmure la tante

Julie regarde la tante puis Philippine puis revient sur la tante.

— C'est fou comme vous vous ressemblez.

La tante et Philippine la regardent avec un air d'incompréhension.

— Vous vous ressemblez, c'est dingue, lance Julie en se renfonçant dans son fauteuil. Pas dans le comportement, mais physiquement.

— ...

— Je veux dire, la forme des yeux, le nez, les pommettes, même la mouche à la commissure des lèvres. J'ai vraiment l'impression de voir Philippine plus vieille.

Julie se rend compte qu'elle a peut-être fait une gaffe

— Ou vous plus jeune, essaye-t-elle de rattraper.

— Comme ça, on est sûr d'être de la même famille, répond la tante. Par contre, vous, j'espère que vous êtes un modèle unique.

La tante se tourne vers sa filleule.

— Tu l'as ramassée où ?

— Excuse-moi ma tante, mais je ne sais pas ce qui lui arrive...

Philippine regarde Julie.

— Julie vous me faites peur. Vous êtes sûr que ça va ?

— Oui, oui... mais, mais..., ne pouvant détacher son regard de ses deux interlocutrices, mais... c'est troublant.

La tante se lève pour se retourner vers une commode Louis XV. Elle prend un petit trousseau de clefs qu'elle pose sur la table.

— La voiture est au garage. Faudrait peut-être mettre de l'essence.

— Merci. On doit retrouver un ami sur l'île d'Égine. Enfin, peut-être, c'était quelqu'un qui a connu ma mère et qui a un carnet lui appartenant.

Philippine lui montre la photo d'Horton sur le sable.

La tante respire rapidement et vide son verre d'un trait.

— Vous allez bien ? demande Julie.

La tante hoche la tête affirmativement en croquant dans un biscuit.

— Vous voulez savoir quoi ?

— On ne sait pas, mais il y a des personnes qui ont essayé de m'utiliser pour avoir ce carnet.

— Cela ne leur servira à rien.

— Comment vous pouvez le savoir ? interroge Julie intriguée.

La tante se resserre un verre. Elle en prend une gorgée et après une grande inspiration...

— Le soir de sa disparition, ta mère avait des carnets avec elle. Elle me les a montrés.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

La tante reprend nerveusement une gorgée de champagne, avec dans le regard une indécision. Un dilemme a lieu en elle.

— Ce soir-là. Le soir où elle est venue t'amener. Ce soir donc, il pleuvait comme vache qui pisse. C'était pas Dieu possible. Ta mère est venue me rendre visite, il devait être 23 h passé. Un homme l'accompagnait...

— Mon père ?

— Tu l'as toujours cru, mais je ne sais pas. Ta mère avait peur ce soir-là. Comme si elle savait ce qui allait se passer, c'est pourquoi elle t'avait amenée ici, pour te protéger. Pour te cacher.

— De quoi ?

— Ou de qui ? rétorque Julie

— Surement des mêmes personnes que tu essayes de fuir maintenant.

— Une rage monte en Philippine.

— Ta mère avait un sac avec plein de carnets de notes. Pour éviter que quiconque puisse les lire, elle les avait rédigés en différentes langues mortes et codés.

Philippine fronce les sourcils.

— Chaque carnet porte un numéro, mais si tu lis les carnets cela n'a aucun sens, certains ne sont même pas écrits jusqu'au bout. Il faut que tu prennes chaque page correspondant au numéro du carnet et que tu rajoutes un. Et là, tu auras ses notes.

— ...

Il y a un silence qui s'installe dans la pièce.

— Heu... Que personne ne vienne me dire que c'est moi qui suis bizarre.

— Ta mère est partie aussi rapidement qu'elle était venue, elle m'avait laissé pour toi le pendentif que tu portes et un stylo.

Philippine sort le Mont-Blanc de son sac.

— En me les donnant, elle m'a dit que tu saurais comment la retrouver. Le lendemain, la police est venue me dire qu'ils avaient retrouvé une voiture au fond du ravin en bas de la côte. Pas de corps. Pas de traces. Je leur ai dit que je n'en avais aucune idée, car la nuit je dors. Mais la voiture, je l'avais reconnue.

— Mais tu m'avais dit que ma mère était morte dans l'accident.

— J'ai trouvé que c'était plus simple, car je n'avais aucune autre réponse à te donner.

— Tu as des photos de maman.

La tante ouvre un tiroir de la commode derrière elle et fouille dans un tiroir rempli de feuilles de papier.

Elle sort une photo de sa mère sous des arbres rayonnante dans un soleil qui l'illumine.

— Tiens, la voilà. Harmonie. Elle porte bien son nom. Tu ne trouves pas ?

Une larme se forme sur la joue de Philippine qui hoche la tête affirmativement avec un petit sourire.

Julie s'approche de Philippine pour regarder la photo. À la vision, elle ouvre de grands yeux d'étonnement.

Philippine et Julie roulent à vive allure dans une vieille Renault super 5 grise en direction de Genève.

Philippine est au volant et Julie est plongée dans la lecture de son livre sur sa liseuse numérique.

— Dites le Julie.

Julie sort de sa lecture.

— Pardon ?

— J’ai vu votre air hier quand vous regardiez la photo de maman. Dites-le.

Julie soupire.

— Oui. Vous lui ressemblez.

— Je le savais.

Julie se retourne vers le siège arrière pour attraper la photo.

— C’est bizarre. Je vous jure, cela me met mal à l’aise.

— Quoi ? Ma famille ?

— Non. Bien que je doive vous avouer que votre tante travaille du chapeau, si vous me permettez. Mais cette ressemblance. C’est pas normal à ce point.

— Vous avez peut-être raison.

Julie est surprise.

— J’espère qu’on trouvera des réponses à Égine.

La voiture arrive vers un carrefour où une voiture est arrêtée aux feux de signalisation rouge.

Julie trouve que Philippine devrait ralentir un peu.

— Philippine, il y a une voiture !

— Oui, oui, je l’ai vue, répond Philippine en regardant dans son rétroviseur intérieur la voiture rouge qui la suit de près.

Julie, les yeux fixés sur la voiture devant elles, commence à paniquer un peu, car elle trouve qu’elle se rapproche un peu vite. La lumière de signalisation est toujours rouge.

— La voiture. Philippine.

— Je l’ai vue, je l’ai vue.

Philippine ne ralentit pas. Julie sert sa poignée de porte.

Et ce feu qui reste rouge.

— PHILIPPINE.

— Oui, je sais.

Julie fait comme si elle avait des pédales de frein et appuie fortement sur le sol.

Le feu passe au vert et la voiture tourne à gauche.

Philippine arrive au croisement pour tourner à droite et, les yeux toujours fixés sur le rétroviseur, observe la voiture suiveuse prendre une autre direction.

— Ce n’était rien. Je commence à être parano moi.

Julie retire sa main crispée de sur la poignée.

Elle essaye de reprendre son souffle en regardant la ville par sa fenêtre.

Après 15 heures de route, elles arrivent sans trop d’encombres, à part quelques sautes de tension au cœur de Julie, à rejoindre Brindisi en Italie pour prendre le ferry qui les transporte jusqu’à Patras en Grèce

Nom du bateau : Ionian Queen

Départ : 18 : 00,05/06/2012

Arrivée : 11 : 30,06/06/2012

Une minicroisière d’une vingtaine d’heures.

Le lendemain, elles arrivent à Patras.

Elles sont un peu perdues et essaient tant bien que mal de demander de l’aide locale, mais peu de personnes les comprennent. Elles ne parlent ni français, ni anglais et nos deux aventurières en herbes ne parlent pas un mot de grec.

Elles réussissent malgré tout à trouver la route et après 6 heures de voiture, elles arrivent à destination. Mortes de fatigue.

*Nikou Kazantzaki – Égine
Grèce 6 février – 10 : 23*

Philippine et Julie sortent de « La Chora » pour partir vers le nord. Elles longent la côte en s'arrêtant à chaque fois qu'elles aperçoivent une plage pour montrer la photo d'Horton et voir si cela peut dire quelque chose à quelqu'un.

Elles traversent les villages de Vigla, Souvala, Therma, Vagia, Saronikos Kolpos, Kavos et Agia Marina.

Julie, la fenêtre grande ouverte, a les pieds qui dépassent. Le soleil lui chauffe les jambes et le visage. Les yeux fermés, elle profite de cette balade. Cela fait presque une heure qu'elles roulent.

— Vous croyez que l'on va trouver quelque chose ? demande-t-elle nonchalamment.

— Il faut garder espoir Julie, on n'a fait que la moitié de l'île.

Aghia Marina est une station balnéaire magnifique de par sa plage de plus de 500 mètres de long, bordée de pins.

— Regardez Julie. Si ici on ne trouve pas quelqu'un qui reconnaît cette photo.

Philippine gare la voiture dans une rue étroite le long de hauts murs blancs.

Des fleurs murissent sur les balcons resplendissant sous le soleil.

Philippine descend vers la plage, suivie de Julie.

Julie est émerveillée par cette beauté. Elle ne peut s'empêcher d'imaginer toutes ces histoires mythologiques.

Assis sur un muret, un jeune garçon de 12 ans remarque rapidement ces deux touristes. Avec l'agilité d'un jeune chat, il saute au bas de son mirador pour courir jusqu'aux jeunes femmes.

Il attrape Julie par le bras et commence à lui parler.

— Excuse-moi mon grand, mais je ne comprends pas un mot de ce que tu racontes alors tu m'lâche le bras, si tu veux qu'on reste ami.

— Vous Française. Moi parler France aussi.

— Oui, je vois ça.

— Moi peux vous montrer plein de choses. Toi donner argent et moi te montrer plein de choses.

— Écoute Apollon. Moi veux juste savoir si toi connaître ça ?

Julie attrape la photo des mains de Philippine qui regardait l'horizon.

L'enfant attrape la photo et hoche la tête affirmativement.

— Oui moi connaitre. Lui dans maison du pirate. OK moi t'emmener là-bas.

Philippine regarde Julie avec un air de suspicion.

— Heu, Julie, vous lui faites vraiment confiance ?

— Absolument pas. Mais on n'a pas d'autre piste.

L'enfant montre l'autre côté de la plage.

— Toi, voiture. Toi, emmener moi là.

Philippine et Julie sourient, puis suivent le garçon jusqu'à leur voiture. Elles repartent vers le sud pendant environ 10 minutes vers une petite baraque de bois peinte en bleu.

Le pirate. Toi me donner mon argent.

Philippine sort un billet que l'enfant lui arrache des mains avant de quitter la voiture

Philippine et Julie restent un instant à regarder cette demeure, puis elles descendent sur la plage. Elles avancent dans le sable chaud en se tordant les pieds.

Le baraquement ne paye pas de mine, il semble même avoir décrépi entre leur départ de la voiture et maintenant aux yeux de Julie. La peinture qui reste est écaillée. Sur la porte, on peut lire l'enseigne « Les voyages bleus » avec une sirène comme logo.

Arrivé à hauteur, un jeune homme sort de la maison. Il ne les voit pas tout de suite. Le jeune homme guitare à la main fredonne un air qu'il rejoue en boucle.

Son regard se porte sur les deux jeunes femmes et comme pris en faute, il pose sa guitare et sourit gêné.

Il les apostrophe avec un large sourire.

— On est française et on ne... lance Philippine

— Ha ! des Françaises. Je parle la France.

— Décidément, on les collectionne.

— Chut Julie. S'il vous entendait. Dites-moi comment cela se fait-il que vous parliez « la France » alors que jusqu'à présent personne ne comprenait un traitre mot ?

— Ici, beaucoup touristes alors avec le temps...

Julie lui présente la photo.

— Dites-moi le Français d'adoption, vous reconnaissez cet éléphant ?

— Horton !

Philippine et Julie restent abasourdies.

— Vous reconnaissez cette peluche ? redemande Philippine pour être sûre.

— Suivez-moi.

Il les emmène dans la cabane. Sur leur gauche se trouve un bureau de bois jonché de papier de toutes sortes. Un joyeux amalgame de restant de papiers alimentaires cirés et de papiers administratifs. Sur le mur derrière sont punaisées des photos sous-marines de divers plongeurs. Au fond de la pièce, face à nos touristes, se trouve une fenêtre dont la lumière vient lécher une vitrine artisanale renfermant des pièces archéologiques diverses autour d'un carnet ouvert. Sur la droite, deux chaises dont l'une avec une patte cassée et rafistolée par du sparadrap.

Philippine s'avance vers la vitrine. Elle reconnaît le carnet immédiatement.

— C'est lui Julie. On l'a trouvé.

Les yeux mouillés, elle se tourne vers Julie en mettant ses mains devant sa bouche.

— On l'a trouvé.

Julie s'approche doucement pour regarder l'objet protégé par une plaque de verre.

— C'est mon oncle qui l'a ramené d'un de ses voyages.

Les deux filles se retournent ensemble vers le jeune homme.

— Votre oncle ?

Il hoche la tête affirmativement.

— Il est sorti en mer avec un client, mais il ne devrait pas tarder.

— Et si nous l'attendions ensemble ? annonce Julie un sourire aux lèvres en attrapant une chaise.

Sur l'étendue de la mer Égée apparaît, à l'horizon, un petit point qui grossit doucement pour prendre la forme d'un catamaran.

À la barre, Lance revient vers sa plage. Isuku est à la proue tenant un cordage.

Le sillon des vagues se brise sous le tranchant de la coque.

Lance fait effectuer à son voilier un demi-arc de cercle pour ralentir sa course.

Il n'a pas encore posé un pied hors de l'embarcation qu'il est assailli par un mauvais pressentiment. Il prend son arme qu'il place dans son dos caché sous sa chemise.

Isuku le voit faire et il fronce les sourcils.

— Un problème ?

— J'espère pas.

Lance saute du bateau pour tomber dans l'eau jusqu'aux genoux. Il reste un instant près du navire attendant.

Rien.

Isuku est descendu à ses côtés.

— D'habitude, mon neveu vient toujours à ma rencontre et puis cela fait un moment que j'ai remarqué la voiture en haut de la route avec personne à l'intérieur.

Isuku se laisse glisser dans l'eau pour disparaître. Il nage sous le navire pour sortir sur la plage plus loin vers des rochers.

Il court le plus discrètement possible afin de parvenir à l'arrière du bâtiment.

Lance sort de la mer et s'avance vers sa cabane en feignant l'innocence.

Il entre brusquement l'arme au poing.

Julie se lève d'un bond en hurlant et Philippine tombe à la renverse de sa chaise.

Lance les tient en joue. Son neveu a attrapé une arme également dans un tiroir.

— Non, mais ça va pas non, malgré Philippine en se relevant.

Lance reconnaît Philippine ou plus ou moins sa mère, Harmonie.

— Vous ? lâche-t-il en abaissant son arme.

— Tu les connais mon oncle.

— Oui, oui, enfin, je crois... C'est impossible.

Lance hypnotisé par Philippine s'avance vers elle. Il lève doucement la main.

Philippine à un mouvement de recul.

Il arrête son geste.

— Chhhuuuutttt ! Je veux juste...

Il lui touche la joue, puis lui attrape une mèche de cheveux.

Il a du mal à respirer, il porte une main à son cœur en tombant sur une chaise.

— C'est impossible. Comment ?... Comment ?... Vous êtes si belle. Vous êtes si jeune...

— Le vieil homme est amer^{8}, lâche Julie sur un ton sarcastique.

Philippine la regarde avec de gros yeux.

— C'est sa fille.

Tout le monde se retourne. Isuku est debout derrière eux tous.

Personne ne l'a entendu entrer. Personne ne l'avait vu.

Julie remarque un battant de fenêtre entrouvert. Elle en déduit qu'il a dû se faufiler par là.

— Sa fille ? répond Lance surpris.

Je m'appelle Philippine, dit cette dernière en lui tendant la main.

Julie regarde le neveu toujours l'arme pointée en avant.

— Tu peux baisser ton joujou avant de te faire mal.

Tous attablés dans la petite maison de Lance, ils se regardent tous en chiens de faïence.

Philippine, lasse de ce silence insoutenable, ouvre le bal.

— Je sais que l'on a tous beaucoup de choses à se dire, mais si on parle tous en même temps, on risque de perdre plus de temps qu'autre chose.

Tous la regardent avec un air surpris.

— Nous allons recommencer depuis le début. Il semblerait que ma mère ait écrit des carnets renfermant des secrets ou un secret, je n'en sais rien, que certaines personnes recherchent.

Philippine pose sa tablette avec le visage d'Hervé à l'écran, sur la table.

— Je vous présente Hervé Carpenter. Il est... disons qu'il est loin et qu'il nous aide par visioconférence, tente d'expliquer Philippine en lançant des regards interrogateurs à Julie.

Julie a les deux pouces levés et un large sourire.

L'épouse de Lance, Evanthia, apporte des verres ainsi que trois petites bouteilles de Tsipouro^{9} accompagnés de petits récipients d'olives, de concombres et de tomates et d'une grande carafe d'eau fraîche.

— Bonjour, dit Hervé.

Tout le monde le salue et Hervé regarde les visages autour de la table pour s'arrêter sur celui d'Isuku.

— On se connaît.

Philippine fronce les sourcils.

— On s'est croisés.

Lance distribue les verres.

— Comment ça, vous vous connaissez ? demande Philippine

— Je l'ai laissé voler des données sur mon programme^{10}.

— Je suis voleur de profession.

— Un bon voleur ? demande Lance en distribuant les verres.

— Assez pour ne pas m'être fait prendre. Encore.

— Y'a rien à voler ici de toute façon.

— Ce n'est pas ce genre de... vol, répond-il l'air gêné.

— Servez-vous, mais faites attention, c'est très... surprenant pour les touristes.

Julie prend son verre qu'elle remplit au quart en y ajoutant un glaçon. Elle regarde le liquide transparent comme de l'eau devenir d'un blanc opaque au contact du glaçon.

Les autres convives font comme elle.

— Et qu'est-ce qui me prouve que je peux vous faire confiance ? continue Philippine

— J'ai un compte à régler avec les gens qui m'ont engagé.

— Ces personnes ont mes données informatiques ? demande Hervé.

— Non, car nous étions sur le chemin du retour lorsqu'une chose étrange s'est produite... Des hommes sortis de nulle part nous ont attaqués et ont volé les données^{11}, explique difficilement Isuku.

— Un voleur volé. HA, HA, HA... Je la trouve bien bonne. Ha, ha, ha... s'esclaffe Lance.

Lance rit aux éclats ce qui entraine les autres et tout le monde s'esclaffe autour de la table en buvant son verre.

La plupart sont surpris par la puissance de l'alcool, légèrement sucré et très doux et prennent rapidement des couleurs ce qui fait redoubler les rires de Lance.

Philippine sourit après avoir dégluti son breuvage et Julie voit perler des larmes aux coins des yeux de son amie.

Un carnet noir tombe au centre de la table.

— Voici un des carnets. Lui, c'est le vrai. L'autre dans mon bureau c'est une copie pour les touristes.

— Il y en a combien ? demande Julie.

— On n'en sait rien. Beaucoup, dit Lance.

— 41, répond Isuku.

Tous les yeux se tournent vers lui ce qui lui fait lever les épaules en guise de surprise.

— 41, reprend Philippine pensive.

— 41 livres et celui-là c'est le numéro... ? demande Julie

Philippine prend le carnet qu'elle ouvre à la première page.

— 8, c'est le 8 Julie.

— Allez voir page 9, répond Julie.

Les autres personnes les regardent sans comprendre.

— Ma mère a caché ses informations dans les carnets pour éviter que n'importe qui puisse les lire, explique Philippine en feuilletant le carnet. La page qui est intéressante se trouve au numéro du carnet plus un.

Elle ouvre le carnet à l'endroit intéressant et elle le dépose à la vue de tout le monde au centre de la table.

— Qu'est-ce que c'est comme langue ?

— Du grec ancien, répond Lance en se levant de table.

Il retire un tiroir du vaisselier dans la pièce adjacente et plonge son bras pour décoller une enveloppe jaune fixée par du ruban adhésif au fond.

Il apporte l'enveloppe sur la table et il en sort une pile de feuilles dactylographiées.

— J'ai fait traduire le carnet complètement, mais cela n'avait aucun sens. J'ai tout gardé. On ne sait jamais.

— La preuve, sourit Philippine.

Lance fouille dans les papiers puis en sort trois.

— Voilà, c'est ceux-là qui correspondent aux pages.

Chacun veut voir ce qu'ils racontent, mais Lance les tend à Philippine qui les prend avec une certaine appréhension.

Elle commence à lire pour elle.

— C'est un journal... c'est daté du 22 juin... cela parle de richesses... d'une porte...

Elle lit rapidement en diagonale puis fait passer les feuilles à son voisin Isuku.

— Je ne comprends pas trop ce que cela veut dire.

— Votre mère a découvert un nouveau territoire avec de nombreuses richesses et certaines personnes veulent connaître le moyen d'y accéder.

— Mais c'est où ? C'est quel pays ?

— C'est là le mystère.

Philippine s'enfonce sur sa chaise en se prenant la tête entre ses mains.

À l'extérieur de la maison, la nuit est tombée.

Une nuit noire où seule la luminosité de la lune diffuse en contrejour l'écume diaphane du ressac sur la plage.

À la jonction de l'ouranien et du chthonien, une étoile apparaît. Cette lumière se rapproche à vive allure des côtes.

Plus elle s'approche et plus on devine sa forme.

C'est un yacht au design très futuriste arborant le sigle « C'Tech foundation » sur son flanc.

À son bord, Claire, dans la salle de commandement, regarde la plage qui se rapproche de plus. Près d'elle, un point rouge clignote sur une tablette affichant une carte côtière.

L'immense navire ralentit sa course au fur et à mesure qu'il s'approche de son but.

Il mouille non loin du rivage afin de permettre la mise à l'eau d'un petit hors-bord dans lequel prend place Claire pour accoster.

Dans la maison de Lance, nos convives sont toujours attablés et discutent avec emphase du texte, amenant chacun son tour des idées.

Les verres de Tsipouro continuellement remplis et d'autres mets se sont ajoutés sur la table, sardines salées, brochettes de poulpe grillé, pois chiche, cubes de fromage, pastelli.

Le neveu de Lance dans un coin gratte sa guitare en fredonnant des airs populaires.

Philippine se frappe le front contre la table.

Julie la regarde avec de gros yeux exorbités, puis l'attrape par les épaules pour le redresser sur sa chaise.

— Qu'est-ce qui manque ? Il y a un truc qui m'échappe.

— Quel est le rapport entre l'Afrique et la Grèce ?

— Ma mère a vécu ou vu ou croit avoir vu quelque chose en Afrique qui l'a amenée ensuite ici.

— C'est quoi ici ? demande Julie

Tout le monde la regarde.

— Ma maison, répond Lance.

— Non, ça je sais, mais je veux dire ici. Sur Égine. Qu'est-ce qu'il y a de spécial ?

— Le Temple d'Aphaïa.

Claire se trouve dans l'encadrement de la porte. Personne ne l'a entendu arriver, l'effet de l'alcool y est certainement pour quelque chose.

Le regard de Philippine devient orageux.

— Vous ! Elle se redresse en titubant, puis lève la main vers Claire et s'écroule au sol dans un fracas de chaise brisée.

Le temps se fige durant un instant, puis Lance part dans un fou rire suivi rapidement par les autres en pointant du doigt le corps de Philippine ronflant sur le sol.

Philippine est dans la pénombre de la cuisine.

Elle se tient un linge mouillé sur le front. On sent que la nuit a été rude.

Derrière elle, Evanthia est face à une gazinière sur laquelle elle y a déposé une *briki*^{12} avec de l'eau froide.

Elle y jette une cuillère de café ainsi que deux morceaux de sucre. Elle porte le tout à ébullition jusqu'à ce que le mélange mousse. Elle retire la casserole du feu pour faire redescendre la mousse, puis recommence le processus deux ou trois fois.

Elle retire ensuite la casserole dans laquelle elle verse quelques gouttes d'eau froide de sa cruche à proximité, afin de faire descendre le marc au fond.

Elle répartit la mousse dans toute la tasse, puis elle verse le mélange brûlant qu'elle pose devant Philippine et vient s'asseoir face à elle.

Philippine, l'œil torve, lève la tête pour la remercier.

La maitresse de maison mime le fait de boire le café par succions.

Philippine, qui a du mal à aligner ses yeux en face des trous, trouve compliqué ce décodage dès le matin.

La porte extérieure de la cuisine s'ouvre et Lance entre dans la pièce.

Philippine descend sa compresse sur ses yeux en hurlant.

— HAAAAAAA ! La lumière.

— Désolé, répond Lance. Vous devriez sortir, il fait un beau soleil dehors.

— J'ai mal à la TÊÊÊÊÊTEUUUU.

— Je vois qu'on vous a préparé un café. Cela ira mieux après.

— Je ne comprends pas ce qu'elle essaye de me dire.

Lance discute avec sa conjointe, puis hoche la tête.

— Elle ne savait pas vos goûts alors elle l'a fait *glykos*.

— *Glykos* ?

— Sucré, si vous préférez. Et un petit conseil : ici, le café, il faut l'aspirer, pas le boire, cela évite d'avaler le marc.

Lance s'apprête à ressortir.

— Retrouvez-nous sur la plage après.

Il ouvre la porte et le soleil inonde la pièce de nouveau.

Lance entend de nouveau pester Philippine depuis l'extérieur ce qui le fait sourire.

Philippine aspire tranquillement son café sous l'œil scrutateur d'Evanthia

Lorsqu'elle a terminé, elle repose sa tasse et la remercie en se levant de table.

Aussitôt, Evanthia attrape la tasse qu'elle retourne dans la soucoupe.

Le marc de café fait des dessins noirâtres sur la porcelaine blanche.

Elle regarde attentivement ces signes et porte brusquement sa main à sa bouche pour masquer son effroi, puis elle quitte précipitamment la pièce.

— Oh, là, là souffle Philippine en sortant à son tour de la cuisine la tête basse.

Sur la plage, Lance est assis dans le sable devant une chaloupe.

Il regarde la mer avec le yacht immobile sur l'étendue azur en fumant une cigarette.

Philippine, lunettes de soleil sur le nez et chaussures de toile à la main avance pieds nus dans le sable.

— Oh, là, le pirate, hèle-t-elle à la hauteur de Lance.

Lance continue de fumer tranquillement sa cigarette.

— Ils ont de l'argent.

Philippine regarde le navire.

— Oui. Énormément. Je crois qu'ils travaillent avec le gouvernement ou l'armée. Ils ont des trucs que j'ai jamais vu ailleurs.

— Comme ce que tu tiens à la main ? demande Lance en la regardant.

Philippine regarde sa tablette.

— Oui, comme cette tablette. Elle a l'air normal comme ça, mais je ne sais pas, le design est différent, son poids, finesse, sa robustesse... Disons que cela sent le prototype abouti.

— Et ton copain ?

— Hervé ?

Lance la fixe de son œil valide. Philippine s'assoit dans le sable près de lui.

— Oh, Hervé c'est une longue histoire. Il est dans le coma. [f13](#) Tout ce que j'ai, c'est sa représentation sur cet écran.

— Désolé.

— Pas grave, répond Philippine en fixant l'horizon.

Lance la dévisage.

— C'est fou ce que tu ressembles à ta mère.

— On n'arrête pas de me le dire. Elle le regarde. Mais je suis sensée vous croire, car je ne l'ai jamais connue. Je ne m'en souviens pas.

— C'était une sacrée bonne femme qui savait ce qu'elle voulait.

— Vous l'aimiez ?

— Bien sûr. Comment résister ?

— Non, je veux dire. Vraiment ?

Silence.

— On n’était pas du même monde.

Lance aspire une dernière bouffée de sa cigarette qu’il éteint dans la paume de sa main avant de ranger le mégot de cigarette dans une petite boîte métallique qu’il glisse au fond de sa poche

Il se lève doucement, le poids des années n’aidant pas.

— Allez, on embarque. Les autres nous attendent.

— Où ça ? demande Philippine.

Lance pointe du doigt le yacht.

La chaloupe s’amarre au ponton arrière du navire.

Des membres de l’équipage viennent aider la belle et la bête, puis un officier les invite à le suivre.

Philippine pénètre dans l’antre du bateau. C’est un navire rempli de technologie. Elle entre dans un dédale de couloirs étroits qui l’amène dans une grande salle située à l’avant sous la ligne de flottaison.

Philippine regarde les fonds marins en étant au sec. Elle voit ses amis confortablement installés dans un canapé qui poussent un « AAAAAHHHHH ! ! ! » de contentement à son entrée.

— Parfait, commence Claire. Nous sommes tous là.

— Pourquoi nous avoir réunis ici ? demande Julie.

— Mais pour vous montrer ceci, voyons ! répond claire en écartant les bras pour désigner l’ensemble du bateau. Vous avez les connaissances pour cette quête et moi je vous offre les ressources.

— Pourquoi ? lâche Philippine méfiante.

— Pourquoi ? ! ? Tout simplement parce que j’ai compris que nous n’avons pas les mêmes buts. Nous n’arriverons à rien si nous ne nous aidons pas mutuellement.

— Vous ne voulez que le pouvoir. L’argent.

— Exact. Je veux découvrir le secret de tout ceci, mais vous vous voulez une réponse à toutes vos questions ?

Philippine fronce les sourcils

Claire lui tend la main.

Philippine la regarde, puis regarde les autres membres qui les observent.

Elle attrape la main de Claire qu’elle serre sincèrement.

— Parfait. Venez vous asseoir.

Philippine rejoint Julie dans le sofa. Ses yeux sont fixés sur le sol en verre qui permet de voir le fond de l'océan.

Un gros poisson lui passe sous les pieds et elle le fixe en s'asseyant.

Claire frappe deux fois dans ses mains ramenant Philippine parmi eux.

— Savez-vous pourquoi nous sommes ici ? À Égine.

— Pour le temple d'Aphaïa. Vous nous l'avez dit hier.

— Exact et qu'est-ce que le temple d'Aphaïa a d'étonnant ?

Un silence s'installe et Claire prend une petite télécommande posée sur un bar en arrière de Philippine.

Les murs de verre qui donnent sur l'océan se teintent doucement et la pénombre s'installe.

Une lumière au centre de la table rayonne et un hologramme de la carte des côtes de Grèce et d'Égine apparaît.

Tout le monde est surpris, sauf Philippine qui a déjà vu ce phénomène avec Hervé.

— Le temple d'Aphaïa est ici, commente Claire.

Un point rouge apparaît sur la carte.

— Si on regarde un peu plus haut on trouve...

— Le Parthénon, dit Lance

Claire sourit en allumant un point sur le Parthénon.

— Je pense que nous avons quelqu'un qui sait où je veux en venir.

Les yeux se tournent vers Lance.

— Le cap Sounion. C'est bien ça ? répond Lance.

— Exact.

Claire allume un troisième point rouge qu'elle relie par des lignes de lumière.

— Voici le triangle...

— Sacré, coupe Lance. Tout le monde connaît ça. Et alors ?

À en juger par la tête des autres convives, pas grand monde connaissait ce triangle imaginaire.

— Le triangle sacré effectivement, mais je préfère le terme de triangle de Pythagore.

— On joue sur les mots.

— Pas tout à fait, car Pythagore a généralisé la première propriété, ce triangle rectangle. Et là, j'en appelle à vos cours de mathématiques à savoir, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés.

Sur la carte, les arêtes du triangle prennent chacune une couleur différente.

— Comme toujours en mathématique symbolique, la première caractéristique est la simplicité. Des angles, on tire les bissectrices.

Trois droites partent en même temps pour se croiser en un même point central.

Tout le monde fait silence et regarde émerveillé la démonstration de Claire.

— Ce qui est plus beau encore c'est que si l'on prend ce point central et que l'on dessine un cercle, il s'inscrit dans le triangle. Première chose à identifier dans l'étude de toute œuvre, le développement d'un cercle initial par le nombre d'or est la trace concrète du système de composition. Je vous épargne tous les calculs qui ont été faits, mais la bissectrice d'ordre 2 est une bissectrice dorée et...

— Et vous nous dites qu'il n'y a rien ici à part un fond marin turquoise. Je le sais j'ai plongé partout, coupe Lance.

Claire garde un petit sourire en appuyant sur sa télécommande.

— Vous n'avez rien vu, car vous avez regardé avec vos yeux d'homme.

Lance serre les dents. Philippine sourit.

La carte change de couleur.

— Si on analyse les fonds au spectrographe, on peut voir ceci.

La carte grossit vers une large tache noire avec les coordonnées qui se précisent : $37^{\circ} 47' 9.79$ »N et $23^{\circ} 45' 58.95$ »E.

— Une grotte, dit Isuku.

— Une énorme caverne, oui, répond Julie.

— Oui. Enfouie dans les fonds. Nos équipes ont mis à jour une entrée, ici.

Claire pointe son doigt près des côtes.

— Et alors ? demande Philippine. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Il nous manquait quelque chose pour trouver.

— Quoi donc ? demande Julie.

— LA clef, répond Claire en regardant fixement Philippine qui ouvre de grands yeux en se redressant.

Philippine est sur le pont du yacht. Accoudée sur le garde-corps, elle regarde la proue du navire fendre les eaux cristallines.

Julie vient à sa hauteur.

— Ça va ? demande-t-elle

— Je ne sais pas, répond Philippine en regardant toujours les vagues, comme si son esprit était ailleurs.

Elle se tourne vers Julie.

— J'ai pas confiance.

— Moi non plus, mais elle peut nous permettre de trouver plus rapidement ce que l'on cherche...

Julie fait une pause réflexion en faisant une moue dubitative.

— D'ailleurs, pouvez-vous me rappeler ce que l'on est sensées chercher ?

— Des réponses, Julie. Des réponses.

Philippine retourne son regard sur l'océan.

— Haaaaaaa ! souffle Julie en hochant la tête affirmativement comme si elle semblait avoir compris.

Mais le fait est qu'elle n'a rien compris.

— Mais...

Elle hésite,

— ... des réponses sur quoi ?

Philippine la regarde dans les yeux

— Pourquoi ma mère a-t-elle disparu ? Pourquoi ma tante m'a dit qu'elle était morte ? Pourquoi je ne me souviens pas de mon père ? Pourquoi tant de mystère sur les recherches de ma mère ? Pourquoi ? Pourquoi ? Je ne sais pas moi... Pourquoi ?

Philippine a les larmes aux yeux. Julie l'attrape dans ses bras.

— Je ne sais pas si on trouvera toutes les réponses, mais on va faire notre maximum pour en découvrir une bonne partie, lui chuchote Julie.

Des dauphins nagent le long du navire, apparaissant par intermittence régulière au-dessus des flots tels des sirènes surgissant d'un autre univers.

Ce spectacle fait sourire Philippine qui accompagnée de Julie revient à l'intérieur du navire.

Dans la quille du navire, Lance et Iuku regardent un petit bathyscaphe et des combinaisons de plongée particulières

— C'est pour la plongée TEK.

— Vous pratiquez ? demande Claire.

— Lorsque c'est nécessaire, répond Iuku impassible.

— Alors je crois que vous allez être servi.

Philippine et Julie descendent un escalier pour rejoindre le groupe.

Dans un coin, le neveu de Lance gratte sa guitare en dodelinant de la tête.

— Nous allons plonger ?

— Cela peut être très dangereux si vous n'en avez jamais fait.

— J'ai pas fait tout ce chemin pour vous regarder barboter et j'ai deux experts qui sauront veiller sur moi, répond Philippine.

Philippine vide ses poches sur la petite table. Elle pose un petit paquet de mouchoirs, un sachet de bonbons, des lunettes de soleil, son crayon Mont Blanc et une clef USB près de la tablette avec Hervé.

Elle attrape une combinaison en néoprène qu'elle commence à enfiler. Iuku s'approche et l'aide à la mettre correctement.

Lance monte à l'intérieur du sous-marin avec Julie.

Assis au poste de commande, il commence à prendre connaissance de son fonctionnement. Julie regarde le maniement d'une pince télescopique.

Le bateau arrive bientôt à son point d'ancrage. Des bouées flottantes délimitent une zone.

Sans perdre plus de temps, l'arrière du navire s'ouvre, dévoilant comme un tableau ce paysage si cher aux héros mythologiques.

Le bathyscaphe est mis à l'eau et après quelques petits dérapages, Lance réussit à dompter la bête.

À ses côtés descendent avec lui Philippine et Iuku harnachés tels des chevaliers marins.

Tous descendent le plus bas possible guidés par des petites lumières qui balisent un chemin vers l'entrée d'une grotte grosse comme un garage de voiture.

Lance n'est pas très sûr de pouvoir y pénétrer, mais Julie, excitée par l'aventure l'encourage.

Le submersible s'engouffre dans les entrailles de la terre.

Accrochés de part et d'autre, Philippine et Isuku suivent l'engin.

Lance pilote magnifiquement dans cette étroite gorge pour arriver à une caverne immense.

Les lumières du bathyscaphe semblent de petites étoiles perdues dans cette immense noirceur.

Philippine lâche sa prise qui continue d'avancer.

Elle reste là à flotter dans cette obscurité, écoutant le bruit de sa propre respiration amplifié par son appareil respiratoire.

Elle ferme les yeux et laisse son esprit ressentir le froid, la solitude, le manteau de la nuit.

Lance regarde le scanner dans son cockpit. La caverne est immense.

Il descend vers le fond où les faisceaux de lumière des projecteurs de l'appareil font apparaître des vestiges datant du Ve et IVe siècle av. J. -C.

Avec sa pince, Julie attrape quelques vestiges qu'Isuku s'empresse de ranger précautionneusement dans des sacs accrochés au véhicule.

Lance regarde ses jauges et juge qu'il est temps de rentrer.

Il fait demi-tour et Philippine remonte à bord.

Le véhicule rejoint une corde qui relie le bateau de surface au fond de l'océan et dépose Isuku et Philippine à ce niveau.

Puis, Lance dirige l'appareil pour rejoindre la surface.

Isuku et Philippine restent aux abords de la corde afin de remonter par palier à cause du changement de pression qu'a subi leur organisme.

Le yacht flotte doucement sur une mer d'huile.

Derrière lui sont rattachés trois petits pontons circulaires sur lesquels se trouvent des chaises longues à l'intérieur de tente en moustiquaire.

Sur une des chaises, Julie en maillot de bain prend un bain de soleil tout en lisant sur sa liseuse électronique.

Des bulles remontant à la surface éclatent à la surface troublant ce calme olympien. Julie relève ses lunettes de soleil sur sa tête pour regarder ce qui remonte à la surface.

Philippine et Isuku sortent la tête des flots et nagent vers le ponton du yacht.

— ILS SONT LÀ, hurle Julie vers l'intérieur du bateau.

Lance et son neveu accourent.

Ils viennent aider notre duo à remonter à bord.

Ils déposent leurs appareils respiratoires sur le bord où des hommes de maintenance viennent les vérifier.

Encore en combinaison de plongée, ils entrent dans le navire pour retrouver Claire devant les vestiges que Lance et Julie ont remontés.

— C'était fabuleux, dit Philippine.

— Vous avez déjà plongé, affirme Isuku.

— Non, je vous l'assure. C'était comme si je retrouvais des réflexes.

Elle se tourne vers Claire.

— Alors ?

— C'est fabuleux, répond Claire en levant les yeux d'une poterie. Je crois que l'on est au bon endroit.

Philippine passe derrière un paravent pour se changer.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Vous, vous allez tous vous reposer, car on recommence demain. Ce soir, une équipe va installer du matériel pour que cela soit plus... exploitable.

Le neveu de Lance ramasse les affaires sur la table pour les porter à Philippine qui réapparaît vêtue plus légèrement.

— Merci, dit-elle.

En tendant les affaires, le neveu reste comme interdit devant le reflet du stylo Mont Blanc sur un récipient convexe en inox.

Philippine attrape son crayon, mais le neveu ne le lâche pas. Elle est surprise.

Il présente le stylo droit face à la surface réfléchissante.

La surface représente le corps du stylo déployé.

— *Partitur*

Il prend le bol et le stylo. Lance s'approche et son neveu lui montre le stylo

— *PARTITUR*

Il sort en courant de la salle. Tout le monde reste interdit.

— Vous faites toujours autant d'effet aux jeunes hommes ? demande Julie avec humour.

— Je... heu..., c'est que... Qu'est-ce... qu'est-ce qu'il a voulu dire ? demande-t-elle à Lance.

— Il a parlé d'une partition de musique.

Lance lève les épaules.

— Vous savez la création cela ne s'improvise pas.

Tout le monde repart à ses activités.

— Bon, moi, je mangerais bien un petit quelque chose. La mer, ça creuse, dit Philippine.

Sur un des pontons flottants est dressée une table où nos convives peuvent se sustenter.

Philippine mange de bon cœur et rit avec les autres lorsque le neveu de Lance réapparaît, sa guitare en bandoulière.

— Ah, notre coureur revient. Allez, viens t'installer avec nous, lui dit Philippine en alliant le geste à la parole.

Le sourire aux lèvres, notre ami s'approche de Lance et lui parle à l'oreille en lui montrant le stylo de Philippine.

Lance prend le stylo que lui tend son neveu.

— Je ne comprends pas tout ce qu'il me raconte. Il me dit que le dessin des étoiles de votre stylo est une partition de musique.

Il fait passer le stylo que tout le monde regarde comme si c'était la première fois.

Le neveu attrape sa guitare et commence à jouer le refrain en boucle. C'est un air

plutôt mélancolique.

Philippine a comme un vertige et porte sa main à son front ce qui fait tourner les yeux de Julie vers elle.

— Votre pendentif ! lâche Julie surprise.

Tout le monde regarde le pendentif de Philippine qui émet une aura verte.

— Mais qu'est-ce que... ? dit Philippine surprise.

Le neveu surpris comme tout le monde s'arrête de jouer.

La lumière du joyau diminue.

— Continue, continue, lui dit Claire excitée.

La brillance revient.

— C'est ça. C'est la clef, dit Claire.

La mer commence à bouillonner comme si quelque chose se passait au fond.

Brusquement, le commandant de bord accourt.

— VITE, VITE, venez voir ça, dit-il à Claire.

Claire part avec lui en courant. Ils montent l'escalier de métal quatre à quatre. Ils entrent dans la salle de contrôle et sur les écrans sonars Claire voit des perturbations sous-marines dans la grotte.

— C'est apparu subitement, dit le capitaine. On dirait un tremblement de terre sous-marin.

L'écho s'arrête brusquement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Cela s'est arrêté, dit le contrôleur radar.

L'intercom de la cabine sonne. Le capitaine décroche.

— Capitaine à l'écoute.

Il se tourne vers Claire.

— Ce sont nos passagers, il semblerait que l'un d'eux ne va pas bien.

— Prévenez-moi aussitôt si quelque chose arrive.

Claire redescend au pont inférieur.

Tout le monde est autour de Philippine allongée sur un transat.

— Elle est tombée dans les pommes, dit Julie à Claire qui s'approche.

Philippine boit un verre d'eau.

— Cela va mieux. Je suis désolé. Le soleil sans doute.

— Le soleil surement, répond Claire sans grande conviction. Allez, tout le monde se repose, demain on repart.

Elle s'avance vers le neveu.

— Toi, tu viens avec moi.

Le lendemain matin, à la première heure, le bathyscaphe est prêt pour plonger et Claire est de la mission, elle embarque avec Lance et Julie.

L'appareil est mis à l'eau. Philippine et Isuku sont prêts.

— Ça va ? demande Isuku.

— Oui, répond une Philippine déterminée. Plongeons afin d'essayer de comprendre.

Ils sautent presque en même temps à l'eau et ils s'accrochent au sous-marin qui commence sa descente.

Lance suit ses cadrans pour descendre. Arrivé près de l'entrée de la grotte, des ballons lumineux éclairent l'entrée.

— Ah, ça, c'est une riche idée, lâche Lance.

Nos explorateurs s'engouffrent dans le tunnel de roche.

Philippine sent sa respiration s'accélérer, elle appréhende ce qu'ils vont découvrir.

Ils sortent du tunnel pour émerger dans la grotte qui, même éclairée, est si immense que les ballons ne suffisent pas à lui donner une allure autre qu'inquiétante.

Philippine ressent comme une torpeur qui l'enveloppe et il lui semble entendre légèrement une petite musique.

L'eau commence à s'agiter.

Dans le sous-marin, une agitation s'empare des occupants.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande Julie

Claire a branché un lecteur numérique sur les haut-parleurs extérieurs et diffuse de la musique.

— J'ai demandé à votre neveu d'enregistrer la mélodie qu'il nous a jouée hier. Et là, je la diffuse à l'extérieur.

— Pourquoi ? Vous ne croyez pas que cela peut être dangereux ?

— Si on ne l'essaye pas, on ne le saura pas.

— Oui, mais ce n'est pas vous qui êtes dehors, rétorque Julie

Isuku remarque l'eau qui tourbillonne de plus en plus et le courant qui augmente, les attirant dans le fond encore inexploré.

Lance a du mal à tenir l'appareil dans l'axe.

— Heu, ma p'tite dame, vos expériences commencent à m'inquiéter.

— Un problème ? s'inquiète Julie.

— Le problème c'est que le courant devient de plus en plus fort.

À l'extérieur, Philippine et Isuku se tiennent difficilement à la carlingue du submersible.

Le pendentif de Philippine rayonne de plus en plus et Philippine est comme sur un nuage.

Les yeux fermés, elle se laisse flotter. Elle est retenue par son harnais de sécurité qui la tire dans le courant avec le véhicule.

Isuku la voit comme évanouie et tente de se rapprocher d'elle pour la ramener vers le transporteur.

Arrivé à sa hauteur, il tend la main pour attraper Philippine par sa combinaison.

Il l'attrape par l'épaule et la tire un peu, mais le tangage du véhicule lui fait lâcher sa prise. Philippine repart trainer dans le sillage.

Dans l'habitacle, Julie commence à avoir peur.

— Bon arrêtez votre truc là.

— Regardez. REGARDEZ. Je vais découvrir l'incroyable.

Claire les yeux exorbités semble comme possédée.

Julie attrape Lance par les épaules.

— Hooooo ! ! !... Doucement, j'arrive pas à le tenir ce satané engin.

— On va y rester. Faites quelque chose.

Lance la regarde. Elle a raison. C'est pas bon signe ce qui leur arrive.

Délicatement, il pousse Julie un peu vers l'arrière.

— Heum, heum, s'éclaircit-il la voix.

Claire le regarde et elle reçoit un magistral coup de poing qui l'assomme.

Lance se tourne vers Julie qui lève les mains en signe pacifique.

— Allez, débranchez votre truc, lui dit-il.

Julie arrache le lecteur de la console.

Le tourbillon ne s'arrête pas.

— Pourquoi cela ne s'arrête pas ?

Dehors, Isuku coince son bras dans une grille et attrape Philippine par la combinaison, mais la puissance du courant l'empêche de la ramener. Il n'a pas la force suffisante et elle lui glisse entre les doigts.

Ce choc sur la corde de sécurité est fatal et Philippine part dans les limbes emmenée

par le tourbillon sous-marin.

Isuku la voit disparaître impuissant, ses yeux révulsés d’horreur et sa respiration s’accélérait. Il ouvre la bouche pour hurler, mais personne ne l’entend dans les abysses.

Par le hublot du cockpit, Julie voit son amie disparaître.

— Non, NON, NON.

Le courant diminue et Lance reprend doucement le contrôle de l’appareil.

— Je reprends les commandes. Ça va mieux.

— Il faut la rechercher, dit Julie en implorant Lance.

— OK, OK, on va voir ce que l’on peut faire.

Il pivote le sous-marin et part explorer la noirceur du fond de la grotte.

*Chambre de réveil – Talawaitichqua
Lémurie 8 février – Heure indéterminée*

Philippine est sur un lit dans une chambre blanche.

Un homme près d'elle, tout de blanc vêtu, la surveille.

Elle ouvre difficilement les yeux.

— Prenez votre temps !

— Où suis-je ?

En disant ses mots, Philippine a l'impression d'être dans un mauvais film. Elle tente de se redresser sur son lit.

— Vous vous remettez d'une entrée pas ordinaire.

Philippine tente de regarder autour d'elle afin de voir son interlocuteur.

Il ressemble à Hervé Carpenter.

— C'est pas possible ! dit-elle dans un souffle accéléré.

— Calmez-vous, je...

— Non, NON... Je deviens complètement folle, se dit-elle.

Elle veut se lever, mais a la tête qui tourne.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Rien. Je ne vous ai rien fait. Vous avez juste traversé et c'est rarement agréable

— Mais je suis où ? Je me rappelle que j'étais dans une grotte, dans l'eau.

— Vous êtes à Talawaitichqua.

Philippine cligne plusieurs fois des yeux comme pour se réveiller.

— Pardon ? Je suis où ? Tala... Talachqua quoi ?

— Talawaitichqua. C'est le nom de notre pays, mais je crois que tu le connais sous un autre nom...

Il la regarde avec un petit sourire.

Philippine ouvre de grands yeux d'incompréhension.

— Désolée, mais j'ai besoin de plus de détail.

— Si je vous dis que le pendentif est fait d'un alliage très, très rare de l'orichalque.

Philippine commence à comprendre où son interlocuteur veut l'emmener.

— Cela n'existe pas.

— Cela n'existe plus... là d'où vous venez, mais ici nous l'avons toujours.

Philippine regarde muette son interlocuteur, puis détourne son regard pour le porter sur la pièce.

Une petite pièce d'un blanc éclatant et quasiment vide.

— Ecoutez Harmonie 3, vous...

— Comment m'avez-vous appelé ?

— Harmonie 3.

— Moi, c'est Philippine. Désolée, mais vous vous êtes gourés.

L'homme fronce les sourcils et fait un mouvement dans l'air. Un écran tridimensionnel apparaît en suspension. Il navigue sur l'écran en faisant défiler diverses écritures que Philippine ne reconnaît pas.

— Non, il n'y a pas d'erreur, vous êtes bien Harmonie 3.

— OK. OK... C'est une blague, c'est ça ? Il y a une caméra cachée quelque part, hein...

Philippine regarde partout autour d'elle. L'homme fait comme elle.

— C'EST BON. VOUS M'AVEZ EU. BRAVO, hurle-t-elle à un hypothétique caméraman.

Elle se tourne soudainement vers son interlocuteur en le fixant du regard et lui donne une grande gifle. Oups ! Ce n'est pas un rêve.

L'homme est surpris.

— Mais ça va pas. Vous êtes folle.

— NON. Pas encore, mais si vous n'arrêtez pas, je risque de le devenir. Et d'abord, pourquoi vous ressemblez autant à Hervé ?

— Harmonie 1 pensait que cela vous rassurerait de voir un visage familier. Une équipe a récupéré des données^{f14} de cette personne, de ce Hervé.

— Harmonie 1 ?

— Oui, Harmonie 1. Elle aimerait vous voir.

— Mais je la connais ? Qui c'est ?

— Mais c'est votre mère voyons.

Philippine accuse la réponse comme un coup de poignard.

*Couloir d'une Cité – Talawaitichqua
Lémurie 8 février – Heure indéterminée*

Une mer s'étend à perte de vue.

Un océan vert émeraude entoure une île sur laquelle se dresse une cité.

Dans un couloir, des pas résonnent sur un sol réfléchissant.

Deux silhouettes avancent rapidement, découpées par les baies vitrées qui longent le corridor.

C'est Philippine accompagnée de Hervé.

La ville est un mélange de styles architecturaux gréco-romain et moderne.

Ils s'approchent d'une porte qui s'ouvre en coulissant latéralement.

Ils s'arrêtent dans l'encadrement.

Philippine sent son cœur qui bat fort, très fort.

Hervé lui fait signe d'entrer.

— Elle vous attend depuis très longtemps.

Elle inspire profondément et passe le seuil.

Une silhouette dans un fauteuil roulant est face à une baie vitrée, elle regarde l'océan.

Philippine s'approche doucement, ses mains sont moites, ses jambes avancent l'une après l'autre, mécaniquement.

Son visage est un mélange de joie et d'inquiétude.

Philippine vient s'asseoir près de sa mère sur un siège qui sort du sol en tournant sur lui-même.

Elle reste là, immobile un long moment sans rien dire, juste à regarder cette vieille femme.

Qu'est-ce qui prouve que c'est ma mère ? Où je suis d'abord ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourtant ces yeux, ce visage, ce grain de beauté. Cela peut être ma mère ? Pourquoi n'a-t-elle pas réapparu plus tôt ? Pourquoi avait-elle disparu ? Et si elle était morte ? Et si je suis morte ? C'est ça, je suis morte noyée et je suis au purgatoire. Oh, là, là...

Toutes ces questions donnent mal à la tête de Philippine.

— Tu n'es pas morte Philippine.

La vieille femme vient de parler avec une voix rocailleuse.

— Vous me connaissez ?

— Bien sûr. Je t'ai créée.

La vieille femme n'a pas tourné le regard un seul instant.

— Vous êtes ma mère !

— D'une certaine façon, oui.

— Comment ça d'une certaine façon ?

— Philippine, tu es là pour une chose. Tu dois poursuivre ce que j'ai commencé.

Philippine ne comprend pas.

— On est où, ici ?

La vieille femme la regarde en fronçant les sourcils.

— Tu ne sais pas où tu es ?

Philippine hoche la tête.

— Mais tu es sur Atlantis ma chérie.

Philippine ouvre de grands yeux et regarde plus attentivement par la baie vitrée. Elle y voit plusieurs petits véhicules qui sillonnent le ciel et d'autres la mer. Une ville gigantesque et tentaculaire dont une partie émerge de l'océan. Une ville de verre lumineuse sous le soleil.

— C'est impossible. Atlantis est un mythe.

— Et comme tout mythe, basé sur une vérité. J'ai passé ma vie à comprendre cette vérité. J'ai tout résumé dans mes carnets.

— Pourquoi moi ? Cela fait plus de trente ans que tu m'as oubliée.

Le ton de Philippine se durcit.

— Je ne t'ai pas oubliée. Je ne t'ai jamais oubliée. Je te protégeais et j'ai toujours gardé un œil sur toi.

— Et papa. Où est-il ? Qui est-il ? Pourquoi je ne me rappelle pas de lui ?

— Tout simplement parce qu'il n'y a jamais eu de père, au sens biologique j'entends.

Philippine a un mouvement de recul.

— Tu es plus que mon enfant Philippine ou devrais-je dire Harmonie 3. Tu es moi, ma chère. Tu es une copie de moi. Tu es un clone.

Cela devenait complètement fou, mais beaucoup de choses s'expliquaient plus facilement. Sa ressemblance avec les membres de sa famille, ses souvenirs trop vrais concernant sa mère.

Le bathyscaphe fouille chaque recoin de la grotte lorsqu'Isuku aperçoit un reflet en contrebas.

Il cogne contre la coque et fait signe à Lance de plonger dans la direction.

Julie braque le projecteur et sur un piton rocheux près d'un abîme git le corps d'un scaphandrier.

Lance approche le sous-marin non loin et Isuku attrape le corps inerte.

C'est Philippine.

Elle respire. Des bulles sortent de son système respiratoire

Isuku lève son pouce vers Julie pour la rassurer.

Il accroche Philippine solidement et le bathyscaphe prend le chemin du retour.

Ils sortent de la grotte pour s'engouffrer dans le tunnel et après un moment, ils sortent de cet étroit passage qui, même éclairé par les ballons fluorescents, reste toujours aussi angoissant.

Au sortir de la galerie, Philippine semble se réveiller. Elle ouvre les yeux et Isuku la voit bouger.

Lance fait de son mieux pour se dépêcher d'atteindre un des paliers de dépressurisation.

Aux abords dudit palier, Isuku saute sur la plateforme et Philippine le suit.

Philippine salue Lance et Julie des deux pouces levés avec un sourire pour les laisser remonter vers la surface avec le moins d'inquiétude possible.

Le bathyscaphe surgit des eaux telle une bête marine sortant de vieux livres d'Homère.

Le grappin vient arrimer le submersible pour le ramener sur les rails qui le remontent dans le yacht.

Julie sort de l'écouille, trempée de sueur, et après un bref regard vers la surface de l'océan, elle entre à l'intérieur du navire.

Au fond de l'océan, Philippine regarde sa montre en attendant tranquillement que sa

pression diminue. Elle jette de temps en temps un regard vers Isuku en lui faisant signe que tout va bien.

Après une vingtaine de minutes passées au palier 1, ils remontent à trois mètres sous la surface pour atteindre le palier 2.

Dans le bateau, Julie est avachie dans un canapé et regarde le fond de l'océan avec la corde sur laquelle se trouvent les marquages des paliers de décompression.

Elle voit la corde bouger et deux silhouettes flotter entre deux eaux.

Elle respire nerveusement. Ils sont au dernier palier, mais il y a encore une heure à attendre.

Elle rejette la tête en arrière et ses yeux se ferment doucement.

Lance vient réveiller Julie qui sursaute. Il lui montre les deux plongeurs qui remontent le long de la corde.

Elle court sur le pont arrière pour attendre leur arrivée.

Claire est assise sur un des pontons avec un sac de glace sur la lèvre.

— Ils remontent, dit Julie toute joyeuse.

— Vous savez en bas, il suffisait de me le demander. Répond Claire

— Désolée. Dit Lance.

Claire hoche la tête.

— Il était temps, car une tempête se lève. Renchérit-elle.

Des nuages noirs se forment au-dessus du navire.

Isuku émerge des flots suivi de Philippine. Il nage jusqu'au ponton.

Lance aide Isuku à se hisser à bord.

— Tout va bien, elle a eu un étourdissement. Mais, il faudrait lui faire un check-up, au cas où, dit-il à l'attention de Julie.

Julie regarde son amie s'approcher dans les vagues qui s'intensifient.

Philippine nage dans les clapotis des vagues qui s'accélèrent. Elle regarde Julie avec un sourire triste. Elle lui tend la main. Julie tend la sienne également pour l'aider à se hisser à bord.

— Julie, dit Philippine. Je sais. Je sais.

Le creux des vagues s'accroît rapidement.

— Regardez, dit Isuku.

Des nuages noirs semblent tomber vers la mer qui se soulève également.

— Oh, là, là dit Julie. VITE, Philippine, VITE. PLUS VITE.

Une tornade prend forme.

Philippine est emmenée par les vents loin du bateau.

Elle panique ainsi que tous les occupants du navire. Mais c'est déjà trop tard.

La mer se creuse à l'endroit de notre nageuse qui se débat tant qu'elle peut, mais elle est emportée inexorablement dans un siphon.

Elle tourne. Elle tourne. Elle tourne.

Philippine replace son masque. Elle sait qu'elle va être aspirée vers le fond.

Julie sur le pont est hystérique.

Claire tente de la maîtriser pour la ramener à l'intérieur.

Julie lui assène un splendide coup de poing qui l'envoie au tapis.

Impuissante devant la violence des éléments, Julie regarde son amie s'enfoncer dans l'océan noir et disparaître.

Philippine descend inexorablement vers les profondeurs. Elle tourne sur elle-même pour disparaître parmi les souvenirs du passé.

Julie tombe sur le ponton en hurlant de douleur. Isuku la prend par les épaules et l'emmène à l'abri dans le bateau.

La tornade arrache les petits pontons avec les chaises longues.

Le capitaine a remis les turbines et tente de faire tout ce qu'il peut pour quitter cet enfer.

Le navire décolle au-dessus des flots pour s'éloigner rapidement.

Quelques heures plus tard, le navire revient sur le lieu de l'accident pour tenter de retrouver le corps.

Des garde-côtes sont appelés à la rescousse.

Pendant toute la journée, le secteur est quadrillé et minutieusement vérifié, mais ils ne trouveront...

... rien.

*Plage Santa Maria – Hotel Barcelo
Cuba 8 fevrier – 10 : 23*

Des employés d'un complexe hôtelier de luxe préparent les chaises longues, parasols et autres objets ayant comme point commun le « farniente ».

Ils avancent sur le sable déjà chaud de la plage en nettoyant les quelques résidus d'une veillée fort animée.

Un des hommes remarque une masse au loin échouée sur le sable et ballottée par les vagues.

Il attrape son ami par le bras pour lui montrer la masse.

Qu'est-ce ?... Un dauphin ?...

Ils s'approchent en courant.

Non, ce n'est pas un dauphin...

Plus ils se rapprochent et plus leurs visages perdent leur gaieté.

C'est un corps... une sirène...

Le corps inerte, rejeté par la mer, immobile sur l'immense plage de sable blanc est animé par le ressac des vagues qui viennent le frapper.

Les deux hommes tombent à genoux près de cette inconnue.

C'est une femme. Il la retourne.

Son visage est souillé de sable et ses cheveux noirs collent sur son visage mouillé.

L'employé écarte délicatement les cheveux du visage. C'est Philippine.

L'un des hommes s'approche de la bouche de Philippine pour vérifier si elle respire, puis met deux doigts sur la carotide.

Elle vit.

Son collègue sort son walkie-talkie pour appeler des secours.

*Yacht C'Tech – Athène
Grèce 9 février – 10 : 03*

Le yacht de Mr Carpenter mouille dans le port où s'agglutinent les badauds pour voir cet « ovni » des mers.

Julie descend le pont de bois aidée de Lance et de son neveu. Elle est éteinte, elle avance tel un zombi vers une petite agence de voyages afin d'acheter un billet d'avion pour retourner à Paris.

Claire est debout à l'arrière et la regarde l'œil froid.

Son téléphone cellulaire sonne. C'est Mr Carpenter.

En entendant ce que celui-ci lui annonce, le visage de Claire s'illumine.

Puis, Claire coupe la transmission et se tourne vers le capitaine.

— Capitaine, on repart.

— Où mademoiselle ?

— Montréal.

Claire retourne ensuite à l'intérieur du navire qui reprend sa course.

Des centaines de questions se bousculent dans sa tête.

A-t-elle bien entendu ce que Mr Carpenter lui a dit ?

Comment est-ce possible ?

Il rapatrie le corps soit, mais comment a-t-il fait pour se retrouver si loin, à Cuba ?

Claire attrape une bouteille d'alcool fort et se sert un verre. Puis, elle s'assoit dans le canapé pour à la fois savourer cette bonne nouvelle et peut-être aussi pour tenter de donner un peu de répit à son esprit survolté.

Épilogue

Le navire de C'Tech mouille au port de Montréal. Les marins s'affairent pour amarrer les cordages.

Une passerelle s'abaisse et Claire descend sur le quai.

Elle marche jusqu'à l'embarcadère où une limousine noire l'attend.

La voiture s'engouffre dans le flot de véhicules pour entrer dans les sous-sols d'un immeuble situé Place Ville-Marie.

Claire marche dans le parking souterrain jusqu'à l'ascenseur qui la transporte sur le toit où un hélicoptère l'attend.

L'appareil prend son envol dans le ciel gris de la ville pour se diriger au nord.

Après plusieurs heures, l'appareil se pose sur l'héliport des constructions C'Tech.

Claire sort de l'appareil et court sur le tarmac pour pénétrer dans le bâtiment.

Elle prend un ascenseur qui l'amène dans les sous-sols du centre de recherche là où repose Hervé.

Elle s'approche d'un pas rapide vers la silhouette d'un homme qui est debout devant le cercueil de verre d'Hervé.

C'est Mr Carpenter.

Claire se rapproche et découvre, caché par la corpulence de Mr Carpenter, un second cercueil de verre.

Un cercueil qui renferme le corps d'une femme dans le coma.

Une femme qui ne se souvient plus qui elle est.

Une femme qui peut enfin être avec la personne qu'elle aime.

Une femme qui autrefois s'appelait Philippine Drich.

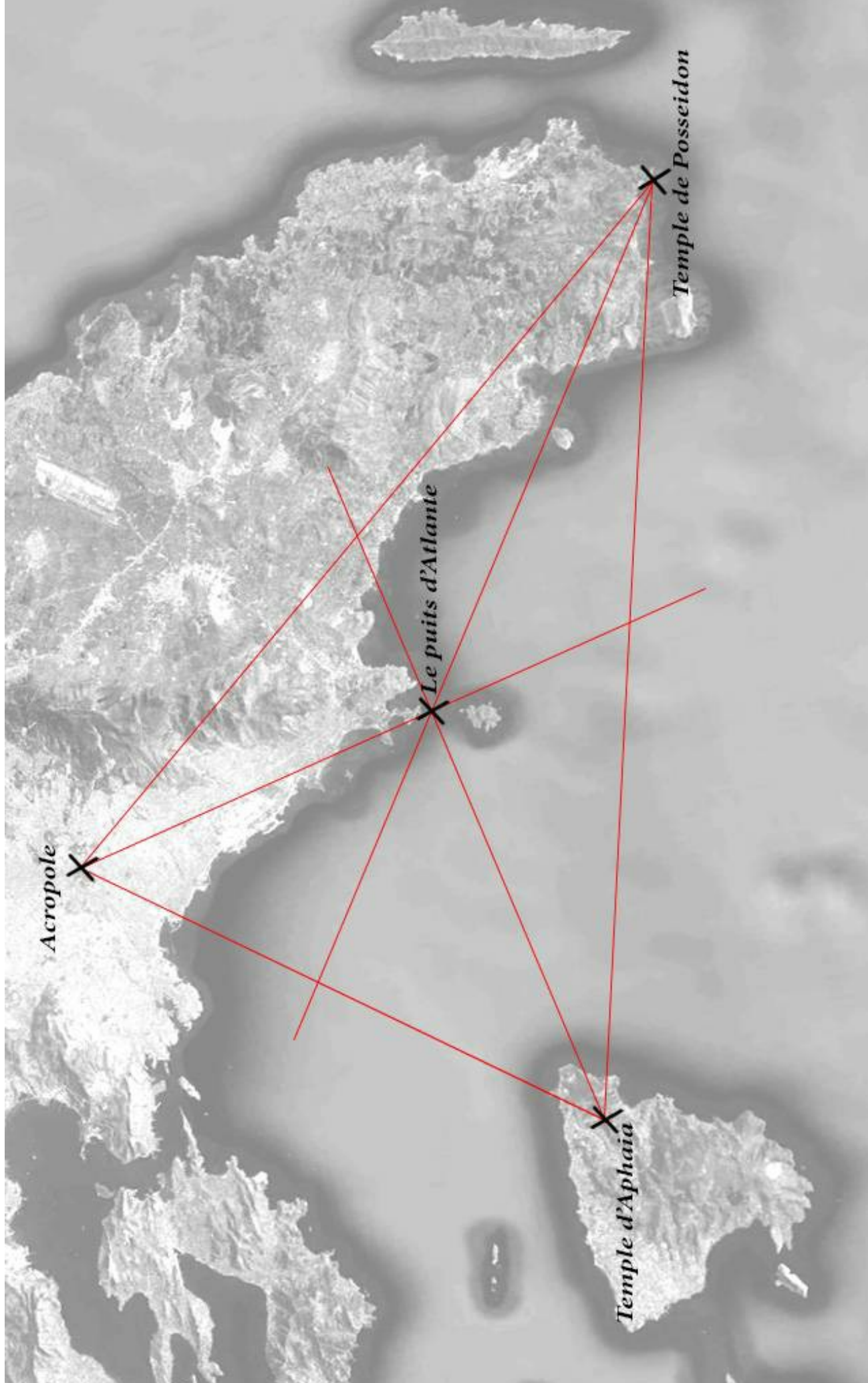
Cartes



X
Gare

X
Biscuits Fossier

X
Cathédrale



Acropole

Le puits d'Atlante

Temple de Poséidon

Temple d'Aphaia

Avez-vous lu les autres aventures de Philippine :

1. Le mystère du Phœnix
2. Le dilemme des Hyacinthides
3. Le puits d'Atlante

Devenez fan de Philippine Drich



Pour tout commentaires: philippinedrich@gmail.com

Remerciements

Je voudrais remercier toutes les personnes qui ont suivi les aventures de Philippine, toutes les lectrices et les lecteurs qui attendaient la suite avec impatience et qui, par leur enthousiasme, ont également participé d'une certaine manière à l'écriture de cette trilogie.

Philippine dort maintenant d'un sommeil réparateur.

Elle en a vraiment besoin.

Une page se tourne et une autre se découvre car qui sait...

...l'aventure continue.

[\[1\]](#) Voir Tome 2 : Le dilemme des Hyacinthides

[\[2\]](#) Philosophe grec du Ve siècle qui émit l'hypothèse que tous les matériaux constituant le monde sont constitués de quatre éléments : la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu.

[\[3\]](#) Julie fait référence à une scène du film « Oscar » où les rôles de Philippine et Julie sont respectivement interprétés par Louis De Funès et Paul Préboist.

[\[4\]](#) Cela se prononce « *souffel + vaille + eure + saille + meu* » et en Alsacien « *suffel + vir + cheu* » mais ses habitants la nomme « *Souffel* ».

[\[5\]](#) Le pain Poilâne est un pain de conception ancestrale typiquement parisien. Il a été créé en 1932 par Pierre Poilâne qui luttait à l'époque pour confectionner son pain à sa manière, bravant une rude concurrence et le goût des Français qui après la guerre préfèrent le pain blanc.
Le pain Poilâne est un pain brun, au levain, fait à la main, cuit au four à bois, ce qui lui confère un goût affiné de caractère agreste et de nature légèrement aigrelette.

[\[6\]](#) Le cryptoportique est un monument gallo-romain datant vraisemblablement du IIIe siècle après J.-C., qui se présente sous la forme d'une galerie semi-enterrée.
Situé sous le forum antique, place centrale de toute ville romaine, il avait à l'origine la forme d'un rectangle ouvert sur un de ses grands côtés; il était long d'une centaine de mètres pour une largeur de soixante.
Il n'en reste aujourd'hui que la galerie orientale, remarquablement bien conservée, ce qui est extrêmement rare en Gaule. Ce monument historique classé accueille des expositions temporaires.

[\[7\]](#) Voir Tome 2 : Le dilemme des Hyacinthides

[\[8\]](#) Référence au livre « Le vieil homme et la mer » d'Ernest Hemingway

[\[9\]](#) Boisson alcoolisée distillée à partir du marc de raisin.

[\[10\]](#) Voir Tome 1 : Le mystère du Phoenix

[\[11\]](#) Voir Tome 1 : Le mystère du Phoenix

[\[12\]](#) Petite casserole de fer blanc.

[\[13\]](#) cf. tome 1 de Philippine Drich : « le mystère du Phoenix ».

[\[14\]](#) Voir Tome 1 : Le mystère du Phoenix